3 1761 07866680 7

L.-J. DOUCET

PAGES D'HISTOIRE

Les Sépulcres Blanchis

PS
9507
082P3

L.-J. DOUCET

PAGES D'HISTOIRE

ET

LÉGENDES CANADIENNES

QUÉBEC
142, rue des Stigmates, 142

1914

THE UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DU MÊME AUTEUR

638296
10.7.56

POÉSIES (épuisé)

" La Chanson du Passant "	en	1908
" La Jonchée Nouvelle "	"	1910
" Ode au Christ "	"	1910
" Sur les Remparts "	"	1911
" Les Palais Chimériques "	"	1912
" Les Grimoires "	"	1913
" Près de la Source "	"	1914

PS
9507
O82P3

PROSE (épuisé)

" Contes du Vieux Temps "	"	1910

EN PRÉPARATION :

POÉSIE

" Les Aubes Mortes "

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

L'idée des découvertes

L'idée de découvrir des plages nouvelles et des royaumes inconnus fut, pour ainsi dire, de tout temps dans la tête de tous les peuples, surtout chez les peuples voyageurs, chez les tribus nomades et les navigateurs. Les livres les plus anciens font mention d'îles merveilleuses, de terres entrevues dont la fécondité est presque miraculeuse. Une seule grappe de raisin des confins de la " Terre promise " n'était soulevée qu'à force de bras. Les prunes, les pêches et les pommes, toute proportion assurée, étaient bien de nature à tenter l'appétit, certes, d'un peuple errant dans un désert, depuis bientôt deux fois vingt ans. Cette seule affirmation dut faire hâter le pas aux Hébreux affamés, et Moïse,

leur chef habile, n'eut probablement pas la peine d'appuyer sur la taille des melons et des courges qu'ils y devaient cueillir.

Les Argonautes, voguant vers la Colchide à la conquête de la Toison d'or, sont bien l'image des nombreux conquérants venus après eux. Talamon, Héraklès, Orphée, Jason, Castor et Pollux ont eu les mêmes aspirations vers des découvertes heureuses que les Allonzo Sanchez de Huelua, Christophe Colomb, Vasco de Gama, les Cabot et les Cartier.

L'Atlantide

A part les chefs-d'œuvre d'Homère, l'Iliade et l'Odyssée, évoquant les périgrinations diverses d'Ulysse après la prise de la célèbre ville de Troie, et les épisodes multiples de son retour dans son île d'Ithaque, épopée éternelle où s'inspirent toutes les littératures depuis trois mille ans, la lointaine légende de l'engloutissement de l'île Atlantide intéressera toujours et partout les cerveaux rêveurs ou aventureux.

Les écrivains grecs, et les plus anciens, font mentions d'hommes redoutables et belliqueux, venus, apparemment, du fond de l'océan Atlantique et qui menaçaient de s'emparer de la Grèce entière. Ce n'est qu'au prix d'efforts inouis que le peuple grec repoussa l'invasion de ces lut-

teurs acharnés et sanguinaires ; dans certains écrits on y reconnait ou croit reconnaître les luttes fabuleuses des centaures avec la race prémitive des bords des Hellades.

Les historiens modernes sont loin d'être d'accord sur la latitude où se trouvait l'île Atlantide habitée par les êtres à face humaine, et, en un sens très civilisés, sans doute à leur façon, puisqu'ils avaient élevé, dans leur île immense, des cités et des villes grandioses et superbes. Les uns croient que l'Atlantide faisait partie de la Scandinavie ou de la Perse ou de la Mongolie, d'autres ont cru y voir un fait moins éloigné de leur temps, la destruction biblique de Sodome et Gomorrhe ; d'autres encore, et des plus autorisés, y ont vu la destruction et l'engloutissement d'une partie de l'Amérique septentrionale dans le fond de l'océan Atlantique dont la largeur aujourd'hui est de près de mille lieues entre le Canada et la France.

Que l'Atlantide fît, dans ces temps reculés, partie de l'Amérique, voilà l'opinion la plus soutenue, comme le dit Buffon.

Le grand philosophe Platon en parle largement dans deux de ses ouvrages intitulés "Timée et Critias". Critias est un des amis de Platon, et dont le monologue porte sur les habitants de l'Atlantide qu'il dépeint comme bons et désintéressés dans leur île où ils vivent tous très heureux ; mais leur bonheur, après un certain temps, se change en malheur, le jour où ils laissent entrer dans leur âme les désirs de toute sorte, et surtout l'avarice et la cupidité. En une nuit et un jour l'île de l'Atlantide est détruite dans un cataclysme épouvantable. Plusieurs des vaisseaux aujourd'hui qui subissent des naufrages effrayants s'engloutissent et vont unir leur horreur et leurs cadavres à la frayeur comme aux détresses si reculées des tristes effondrements submergés de cette île que l'univers oublie.

Que l'univers l'oublie aujourd'hui, il n'en sera pas moins vrai que par son effroyable destinée, cette île aura servi à éveiller et à enflammer toutes les imaginations enflammables, tous les cœurs héroiques, toutes les âmes aux aspirations profondes, qu'appelaient ardemment la gloire devinée des grandes aventures plus loin, toujours plus loin, que la désespérance des lignes bleues, monotones, mais fascinatrices des lointains horizons, et sous des astres nouveaux, vers des latitudes neuves, dans des climats inconnus et des flores et des faunes, des végétaux que nul n'a moissonnés, que seuls les vents adoucis ont bercés et qu'ils ont fait reluire sous des rayons mystiques, non encore contemplés du regard des humains, dans la caresse des aubes infinies. On devait se dire, on se disait : " puisqu'une île merveilleuse a péri, il doit s'en trouver d'autres". On en a exploré des milliers depuis, et si le bonheur recherché, si le bonheur parfait ne s'y

trouve pas encore, que du moins il nous reste encore les mêmes espérances, et si la terre entière est découverte, cultivons les champs de blés et les champs de la pensée, vivons la vie que Dieu nous donne, chassons les haines qui usent, avant l'heure, les âmes qu'elles atteignent, et qui s'en nourissent. Le bonheur n'est pas une chose palpable, le bonheur est la sérénité des âmes, c'est la voix intérieure, la voix de la conscience qui dit à l'homme :—choisis ton heure et contemple ton étoile, sois à toi-même aussi ta force, change ton destin qui pleure en joie sereine ; apprends ce que vaut un seul jour de la vie. La vie est belle, si tu la trouves belle, si tu veux être content, que ce soit non par la force extérieure que tu déploies, mais par la force intérieure que tu concentres. Fais bien ce que tu fais. Donne l'importance qu'il convient à chaque chose et à tous les êtres humains. Chasse tous les ennemis de ta pensée !

Et que la force intérieure que tu concentres ne soit pas fatigante et qu'elle soit en harmonie parfaite avec la vie multiple que tu as reçue et que tu donneras. Sache que le vrai bonheur n'a rien, absolument rien d'excessif, car le bonheur le plus durable et qui compense bien amplement la flamme héroïque des hauts conquistadors, c'est la sérénité. Heureux les peuples que l'histoire n'offense pas ! heureuses les grandes âmes qui subissent les naufrages sans songer à se briser et à qui la confiance renforce les ailes !

Le regret le plus triste des condamnés à morts, c'est de fermer, pour toujours, la prunelle de leurs yeux à la lumière des matins. Ils sentent bien, ils sentent trop, à l'heure suprême où la vie se retire devant eux, que, si on la leur rendait, cette vie, libres de toute entrave et libres de la recommencer, ils voudraient l'employer et en user comme le seul bien le plus digne d'être dépensé pour les bonnes causes et les nobles

actions. Les grands cœurs l'ont bien compris, les héros l'ont deviné, les philosophes l'ont affirmé, les poètes l'ont pressenti, il faut rechercher la lumière qui éclaire pour ménager les existences, et contempler la route qu'il est bien de suivre et éviter le sentier et l'ornière où se brisent les courses excessives.

Les héros et les grandes âmes ont été tels pour avoir entendu la voix sincère qui leur parlait à l'heure décisive et impérieuse de la vocation. Heureuses, très heureuses les consciences qui ne se mentent pas à elles-mêmes et ne sont pas elles-mêmes leurs propres ennemis ! Le sophisme le plus difficile à vaincre est celui qui naît et grandit dans la conscience, car on ne peut l'arracher jamais sans en meurtrir l'enveloppe.

Avant Christophe Colomb

Déjà, avant Christophe Colomb, certains voyageurs et trafiquants émettaient, timidement sans doute, l'opinion que la terre était ronde, puisqu'on parlait d'atteindre les Indes par l'est ou par l'ouest.

Les îles et le continent supposés, et dont on parlait au quinzième siècle étaient habités de toutes sortes de peuplades ; des naufragés de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique avaient fait souche dans toutes les parties des deux futures Amériques. Lors de la grande découverte officielle par Christophe Colomb en 1492, il y avait des siècles que des tribus de tous rangs et de toutes conditions exploitaient ces pays immenses

que les pouvoirs d'Europe devaient, bientôt après les visites du hardi Génois, se disputer, et exploiter à leur tour. Si, par un effort d'imigination et d'entendement, vous grouper sur une montagne les êtres humains qui peuplaient ces contrées, qu'on appelaient inconnues et nouvelles, vous aurez vite acquis l'idée de la confusion non seulement des langues, mais aussi des innombrables caractères qui distinguent entre eux les autres nations de la terre.

Les régions nouvelles, à l'arrivée des Européens, étaient non-seulement foulées et parcourues par des peuplades, errantes mais aussi, en certaines parties, comme le Pérou, par exemple, donnaient asile à de grands peuples, nourrissaient largement et richement des sociétés policées et avancées dans presque tous les arts. L'art d'embaumer les morts et d'en faire des momies, aussi bien que celui d'élever des pyramides en

guise de tombeau fait croire que les Égyptiens ou descendants d'Égyptiens s'étaient répandus d'abord et groupés ensuite pour former les Aymaras, les Quichuas et les Incas qui laissèrent l'histoire de leur dynastie ; des palais splendides furent construits par les Chimus, toujours dans le Pérou, dans les provinces de Trujillo.

L'encyclopédie française est très précise sur ce sujet :—" Ce fut en 1021 que Manco-Capac " fonda, à Cuzco, la première monarchie péru- " vienne ; il appartenait à la tribu des Incas, " qui, jusqu'à la conquête, fournit des empereurs " au pays. La domination des Incas marque " l'avènement d'une civilisation relativement très " avancée. Le pouvoir des souverains incas " était absolu : ils étaient à la fois rois et souve- " rains spirituels. Toutes les terres étaient la " propriété de l'empereur, qui les répartissait " entre les habitants suivant leurs besoins. Il

" existait une noblesse instruite et un clergé
" nombreux. Les professions étaient héréditai-
" res, l'industrie et l'agriculture florissantes.
" Des tisserands fabriquaient de magnifiques
" étoffes de laine, qu'ils teignaient de couleurs
" vives et que d'autres ouvriers brodaient ; des
" artisans travaillaient l'or, l'argent, le plomb, le
" cuivre avec tant d'art qu'ils en arrivaient à
" faire en métal des jardins factices ; mais ils ne
" savaient pas fondre le minerai de fer ; des
" potiers confectionnaient des vases de formes
" bizarres, souvent doubles, ornés de personna-
" ges, en relief et de peintures. Les agricul-
" teurs construisaient des murailles pour retenir
" la terre sur les pentes des montagnes et ame-
" naient l'eau dans des aqueducs pour arroser
" leurs plantations. Dans l'empire des Incas, le
" calendrier était connu, et les fonctionnaires
" communiquaient avec le souverain au moyen de

" quipos", cordelettes de différentes couleurs,
" munies de nœuds, qui constituaient une véri-
" table écriture. Les morts étaient inhumés
" dans des monuments avec tout ce qui leur avait
" appartenu ; les personnages étaient embaumé.
" Les Péruviens rendaient un culte au soleil.
" Les Incas ou empereurs étaient considérés
" comme les fils du dieu solaire, qui avait pour
" épouse la lune ;—ceci évidemment, faisait par-
" tie du culte extérieur pour mieux frapper le
" cerveau fruste du gros du peuple—mais, au-des-
" sus de ces divinités, se plaçait "Pachacamas",
" le créateur de toutes choses. Si grande que
" fut leur puissance, les Incas n'avaient pas con-
" quis toutes les tribus des montagnes, dont les
" descendants vivent encore à la façon de leurs frè-
" res, en se livrant à l'agriculture et à l'élevage.

" Ils continuent à se vêtir d'un puncho ou à
" s'entourer une pièce d'étoffe autour du corps.

" Ils sont doux, affables comme les "Changos"
" qui vivent sur le littoral, et s'adonnent à la
" pêche.

" Quant aux descendants des Quichuas, des
" Aymaras, des "Chimus", etc., ils se sont fon-
" dus au milieu des races européennes qui ont
" afflué au Pérou après la conquête. On ne les
" reconnaît qu'à leur taille peu élevée, à leur
" teint d'un brun olivâtre, à leurs cheveux noirs
" et lisses, à leur front fuyant, physionomie
" sérieuse".

***

Un précurseur de Christophe Colomb

Huit ans avant le premier voyage de Christophe Colomb en Amérique, en l'an 1484, un navigateur de grand mérite, Alonzo Sanchez, natif de Huelua, dans le comté de Niebla, en Espagne, fut poussé après une tempête de vent d'est, de 29 jours, à la merci des flots sur un petit vaisseau de commerce, vers une île qu'on croit être aujourd'hui l'île de Saint-Dominique, au ponent (à l'ouest) des îles Canaries. Sanchez avait, avec ses 17 hommes d'équipage, couru les plus grands dangers et enduré les plus grandes privations, et ce qui lui fut le plus fatal, ce fut que le retour dans son pays ne put s'effectuer que de la manière aussi la plus dure, si bien que des 17

hommes qu'il commandait il ne lui en restait plus que cinq, et tous sérieusement affaiblis par leur misère et inquiétude. Encore ils ne purent atteindre la terre ferme de l'Espagne. Ce fut dans l'île de Terceira, une des Açores, qu'ils débarquèrent pour mourir, eux aussi, comme les douze compagnons, quelque temps après. Dès leur arrivée à Terceira, Alonzo Sanchez et ses quatre malheureux amis avaient été invités chez un pilote d'aussi grande réputation que Sanchez lui-même, et qui devait huit ans plus tard, en découvrir plus grand, en bénéficiant des conseils et de l'expérience coûteuse de ses visiteurs, lesquels moururent, en dépit des soins assidus, prodigués par Christophe Colomb,—ces gens étaient hébergés chez Colomb lui-même — moururent donc en lui léguant leurs cartes et toutes les notes du voyage étrange et lointain qu'ils venaient de faire. Cette année-là, 1484, Colomb

ne s'occupait qu'à préparer des cartes qu'il vendait aux autres navigateurs. La chance, apportée par ces cinq malchanceux, courait après le cartographe et l'hydrographe qu'était alors le futur glorieux favori de Ferdinand et d'Isabelle, roi et reine de la puissante Espagne qui chassait de son sol les Maures avec leurs industries et leur commerce dont l'Espagne avait, jusque là, amplement bénéficié. Les hommes ont tous quelque jour de gloire et de force, les nations ont toutes quelque siècle de richesses, de bonheur, de gloire et de force. L'Espagne avait la force, le bonheur aurait dû s'y trouver au complet, mais le fanatisme et l'intolérance écrasaient et piétinaient bien des choses ; ses richesses s'épuisaient rapidement, et la farine du Maure devait bientôt tourner en son, si le pilote de renom et faiseur de cartes pour les autres pilotes, ne lui eut apporté

la promesse fermement tenue d'une vaste et riche plage nouvelle à exploiter.

Après 1492, année de la grande découverte de l'Amérique et de la chasse aux Maures vers l'exil, et de profondes misères, l'Espagne, en tout victorieuse, n'avait qu'à diriger ces mêmes Maures dans ses terres et richesses inouies des nouvelles colonies qu'elle ouvrait, sans en faire des esclaves, comme les nègres, dont elle fit aussi la traite, et rien n'eut été si beau que de voir un peuple battu en devenir l'ami et l'égal par les soins de son maître qui l'avait soumis, après la bataille. Dirigés vers l'Amérique du sud, sur les vaisseaux de leurs deux Majestés, Ferdinand et Isabelle, les Maures d'Espagne, à l'instinct de bonté et de fidélité seraient devenus, en grandissant le peuple allié, le peuple frère du grand peuple espagnol.

Ce qu'a manqué l'Espagne est aujourd'hui

repris par la France : l'Algérie est prospère, mais après bien des efforts inutiles. Il est vrai souvent qu'un bien perdu ne se retrouve pas tout entier, il est mieux de ne rien perdre.

Pour se venger de la perte du Canada en 1759, la France fit perdre les États-Unis à l'Angleterre, celle-ci fomenta considérablement la Révolution française dont l'émigration de noblesse eut vite pris, alors, le chemin de notre colonie si celle-ci eut été française. Choiseul, pour adoucir les regrets du Canada chez les Français, prit l'île de Corse, en 1766, où naissait Bonaparte. en 1769. Napoléon écrase la Révolution et plus tard fait le Blocus continental dont l'Angleterre paie encore, après 100 ans, les intérêts, et, pour cela un peu, le Canada, un autre juste ou injuste retour, devra aider à la construction d'une marine de guerre, qui serait plus aimée sous la dénomination de marine marchande.

Pour revenir à l'Espagne et à Colomb, c'est la marine marchande d'il y a 323 qui fit leur succès, leur gloire et leur prospérité.

En 1484 Colomb était âgé de 43 ans ; Alonzo Sanchez devait en avoir 40 environ ; celui-ci était trafiquant de son métier, en plus de sa vocation de marin habile, et son habilité lui venait surtout de ce qu'il ne voulait jamais perdre ce qu'il avait déjà gagné. Il veillait et surveillait sans cesse et ses marchandises et le vaisseau qui les portait, jusqu'à ce que ce même petit vaisseau vint se briser non loin de l'île où demeurait Colomb. Sauvant à la nage les preuves de ses découvertes fortuites et forcées, dans ses cartes et ses écrits, il subit dès lors de son débarquement à Terceira un découragement profond qui ne lui permit pas de se rétablir. Il mourut de neurasténie, en parlant des distances parcourues de l'Espagne

aux Canaries dont il transportait, dans des meilleurs jours, les fruits de toutes sortes qu'il allait chèrement vendre à l'île de Madère, pour recharger vins, sucres et conserves.

✤✤✤

Christophe Colomb

Alonzo Sanchez était espagnol, Colomb était italien, étant né, en la ville de Gênes, dans l'année 1440, lors de la visite et de la mort de Sanchez ; ces deux grands navigateurs auraient donc été à peu près du même âge—fils d'un tisserand ou d'un cardeur de laine dont la famille assez ancienne avait dit être venue de Plaisance, ville située sur les bords renommés du fleuve Pô, Colomb déserta de bonne heure la profession de son père, pour embrasser celle, plus mouvementée et plus aventureuse, de navigateur. Il naviguait à 14 ans, sans oublier, les soirs des jours de durs labeurs, que les vagues blanches. déferlant le long des rochers ou dans le fuyant horizon bleu où mourait le soleil, que ces vagues

inlassées roulaient avec monotonie et persévérance comme les rouleaux de laine blanche où sa mère l'avait fait dormir, quand il était petit, aux jours perdus où son espérance avait pour bornes, et pour horizons, les cloisons de planches de l'humble foyer de l'artisan tenace et entêté au travail, 23 et 19 font 42 ans. Après avoir navigué 23 ans durant, et acquis toutes les connaissances exigées de ce métier pénible, mais plein d'attraits, le futur découvreur officiel des royaumes aussi grands et aussi riches que l'Europe entière, s'était marié à la fille d'un autre pilote de renommée en ce temps, Perestrello, de nationalité portugaise. En mourant, le vieux Perestrello légua des choses qui n'étaient pas toujours très appréciées ; la succession se composait de cartes géographiques, de manuscrits et d'observations personnelles sur les voyages dan-

gereux et lointains qu'avait fait dans sa vie le vieux portugais.

Muni des instruments de marine et des indications précieuses qu'il possédait, en 1482 et 1483, Colomb avait subséquemment visité, en faisant du commerce, l'Islande et, ensuite, la Guinée. Cette dernière contrée semble dès lors l'avoir favorisé et lui avoir inculqué le désire bien légitime d'en profiter encore et même de poursuivre, par quelque passage découvert, sa route jusqu'aux Indes, afin d'en rapporter plus d'or, plus d'épices, plus de soie et plus d'ivoire. Le roi du Portugal, Jean II, fut consulté à ce sujet et, après l'exposé de ce beau projet, en fut charmé jusqu'à l'enthousiasme en vue de la richesse à venir ; si bien que, en cachette, il envoya un autre que Colomb avec d'habiles matelots tenter l'aventure de cette route à poursuivre ; mais on eut dit que Colomb seul, à ce moment, en gardât les clefs : la route

fut l'écueil et le désespoir des matelots portugais.

La cour d'Espagne lui tint non pas meilleure figure, mais meilleure parole, en lui accordant, le 17 avril 1492, les trois caravelles nécessaires au but proposé. Le 3 août de la même année Colomb, maître de ses vaisseaux, laissait le port de Palos. La Santa-Maria, la Pinta et la Nina, petits vaisseaux hardis dont les noms sont toujours prononcés avec émotions par les navigateurs, atteignaient le 12 octobre 1492 les îles de Bahama. Chaque jour de ce long voyage, Colomb n'avait pas craint de mentir à tous ses matelots, en leur annonçant avec certitude et aplomb que le chemin parcouru était au moins d'un tiers plus court que la réalité. Personne ne pouvait nier avec énergie, mais certains loups de mer, se doutant, à bon droit, de la supercherie, supercherie héroïque, fomentaient la révolte.

—A quoi bon, disaient-ils, emplir d'or notre

fond de cale, si nous ne pouvons ensuite regagner nos foyers ? A quoi bon découvrir un sol nouveau au fond de la mer ? Il faut tuer celui qui attente à notre vie.

Dès cette menace de révolte le découvreur avait promis de regagner les côtes d'Espagne, si, après trois jours et trois nuits de marche, on ne touchait pas la nouvelle terre désirée, et de plus un veston de soie à celui qui le premier annoncerait le rivage recherché.

Le matin du troisième jour accordé, sous un soleil radieux, on aperçut des oiseaux nombreux au bord de l'horizon ; dans l'après-midi on retira de l'eau des morceaux de bois taillé par des mains humaines ; c'étaient des avirons et des pagayes. Les esprits se calmèrent et, quand même le grand pilote eut demandé d'abandonner l'entreprise, quelques uns des plus vaillants de l'équipage eussent protester : on sentait la terre et ses effluves de vie, on sentait les bois, et le

Nouveau Monde apparut au petit jour, au cri d'une vigie à la voix sonore et émue comme la jeunesse qui s'exalte et s'extasie devant ce qu'elle a tant rêvé, et le rêve accompli.

Seul Christophe Colomb n'a pas souri, mais le devoir de la tâche non terminée, le rendait plus austère et moins loquaste : il commandait dans son âme une halte qui marquait pour lui une nouvelle existence, il prévit l'ingratitude et la jalousie dès l'accomplissement de la promesse tenue, il songea à son roi, à ses enfants, à la postérité. Colomb fut dès lors austère comme le tisserand et le cardeur de laine et il songeat à l'écheveau qui se dévidait, ou aux rouleaux de la toison blanche qui se roulaient pour former des habits pour les humains, ses frères.

Le brin de laine de sa vie se déroulait, et dans le triomphe de sa conquête d'autres, après lui, dans sa renommée et son apothéose, devaient se tailler de beaux manteaux de gloire et d'or solide.

Dans le pourpoint de sa renommée bien d'autres devaient essayer de se choisir une laize de l'étoffe dont se revêtent les grands hommes.

Le 12 octobre, au matin de l'année 1492, Colomb jetait l'ancre devant l'île appelée Guanahain par les indigènes que l'on voyait un peu craintifs et ébahis sur le rivage nouveau et splendide ; cette île de peu d'étendue, au bord de l'archipel des Bahama, fut appelée San-Salvador, "Saint-Sauveur". Dès leur premier voyage, sous la direction et le commandement de leur chef italien les Espagnols, qui se croyaient en face des côtes de l'Asie, visitèrent Cuba, Haïti et une île, sans nom jusque là, qu'ils appelèrent Hispaniola, ou île espagnole où Colomb fit ériger et garder un fort modeste et continua sa course ensuite jusqu'au cap Samana, et revint en Espagne, jetant l'ancre glorieusement dans le port de Pabos, le 15 mars 1493 ; le voyage avait duré 7 mois et demi.

Le grand découvreur pouvait se reposer, ce qu'il ne fit pas : après avoir rendu compte de son temps et de son œuvre à ses souverains étonnés et réjouis, il entreprit sa seconde expédition sur 17 vaisseaux remplis de monde, le 23 sep tembre de la même année. Ce voyage dura trois ans, il explora la Guadeloupe, Porto-Rico, les îles ds la Jamaïque et de nouveau Cuba, où les indigènes se montrèrent agressifs contre les européens, qui déjà se rendaient maîtres et ne songaient pas assez qu'une société comme un individu ne doivent pas se croire seuls en ce monde pour disposer de tout sans consulter autre chose qu'un caprice passager et sans égards.

***

Pages d'histoire et Légendes Canadiennes

(SUITE)

Voici ce que le dictionnaire Pierre Larousse nous apprend sur la seconde expédition de Colomb :

" Cette seconde expédition partit dès le 23 septembre 1493 ; elle comptait dix-sept vaisseaux et une foule de personnages dont Colomb ne parvint pas toujours à dompter les passions cupides. La Dominique, la Guadeloupe, Porto-Rico, la Jamaïque et la côte sud-occidentale de Cuba furent explorées au cours de ce voyage, qui dura près de trois ans (jusqu'en juin 1496) ; les Espagnols et les Indiens luttèrent plus d'une fois à

main armée. Déjà, d'ailleurs malgré les efforts de Colomb, qui s'attira ainsi de violentes inimitiés, les Européens commencaient à maltraiter les indigènes ; ils le firent bien plus encore, au cours du troisième voyage dirigé par l'amiral sur les côtes du nouveau monde (1498).

C'est pendant cette expédition que Colomb longea le continent américain au delta de l'Orénoque et découvrit les îles de la Trinité, de Tabago et de Grenade ; l'arrivée de François de Bovadilla, qui destitua l'amiral, le mit aux fers à Saint-Dominique même, puis le renvoya en Espagne en 1500, mit fin à ce troisième voyage ; et, si Ferdinand et Isabelle désapprouvèrent cet indigne traitement envers un homme qui leur avait donné un monde, ils ne lui rendirent point son commandement, et Colomb perdit tout crédit auprès d'eux ".

" A force de sollicitations, il obtint cependant,

le commandement d'une nouvelle expédition au cours de laquelle fut complétée la connaissance des Antilles et exploré le littoral de l'Amérique centrale, du Honduras au golfe Darien. Quand il revint, en 1504, de ce voyage, qui ne fut, à bien des points de vue, qu'un long désastre, Colomb se trouva sans protection, par suite de la mort de la reine Isabelle. Personne à la cour ne s'intéressant plus à lui, il s'épuisa en vaines sollicitations auprès du roi Ferdinand, et mourut pauvre et délaissé, le 20 mai 1506. Il laissa deux fils : Diego et Ferdinand. Ses restes, transportés en 1536 à Saint-Dominique, auraient été, après l'expulsion des blancs (1795), transférés à la Havane, d'où ils furent rapportés en Espagne en 1899 et déposés dans la cathédrale de Séville ".

" Une instance en béatification de Christophe Colomb a été introduite devant la cour de Rome

en 1873, par les soins de l'archevêque de Bordeaux, Mgr Donnet ; mais les preuves apportées pour la validité d'un second mariage de Colomb (duquel serait né Ferdinand) n'ayant pas paru suffisantes, en octobre 1877, la sacrée Congrégation s'est prononcée contre la béatification du navigateur ".

⚜⚜⚜

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

Les Basques et les gens de la Rochelle

✻

Si dans l'Amérique du Sud Christophe Colomb eut des prédécesseurs en ses découvertes d'outre océan, Jean Cabot et Jacques Cartier en eurent de plus nombreux dans l'Amérique du Nord. C'est presque tout un peuple de pêcheurs qui se pressait sur les côtes du Labrador et de Terre-neuve à l'arrivée des représentants officiels de France et d'Angleterre.

En l'année de son premier voyage, 1534, Jacques Cartier lui-même nous apprend : " Nous advisâmes une grande nave qui était de la Rochelle, laquelle avait la nuit précédente passé outre le port de Brest où ils pensaient aller pour pescher ". Les gens de La Rochelle étaient atti-

rés dans nos parages par les profits considérables qu'ils y faisaient dans le commerce de la morue ou aussi bien molue, comme ils disaient.

Cependant les La Rechellais n'étaient pas, eux non plus, les premiers arrivés, puisque la plupart des noms donnés aux îles et aux côtes des bords du Canada sont des noms basques ; si les navigateurs de La Rochelle eussent été les premiers européens à toucher notre sol ce ne sont pas eux qui auraient appris les noms des endroits nouveaux ; mais ce sont eux qui les auraient donnés et enseignés.

Voici ce qu'en dit Lescarbot, qui plus tard accompagnait le fondateur de Québec, Samuel de Champlain :

" Quant au nom de Bacalos, il est de l'imposi-
" tion de nos Basques lesquels appellent une
" morue " bacaillos, et à leur imitation, nos peu-
" ples de la Nouvelle-France ont appris à nom-

" mer aussi la morue " bacaillos ", quoiqu'en leur " langage le nom propre de morue soit "apegé ".

" Et ont dès si longtemps la fréquentation des " dits Basques que le langage des premières ter- " res est à moitié de basque ! " (Cité par Faucher de Saint-Maurice).

Le même auteur nous apprend, en citant les jugements d'Olérons, " que les Basques avaient aussi un pied à Terreneuve " :

" Les grands profits, et la facilité que les habi- " tants de Capbreton près Bayonne et les Bas- " ques de Guienne ont trouvé à la pêcherie des " balènes, ont servi de leurre et d'amorce à les " rendre hasardeux à ce point, que d'en faire la " queste sur l'océan, par les longitudes et les " latitudes du monde. A cet effet ils ont cy- " devant équipé des navires pour chercher le " repaire ordinaire de ces monstres. De sorte " que suivant le grand et le petit havre des mo-

" rues, les terres de Terre-neuve, de Capbreton
" et de Bacalos, ("autre ortographe"), où c'est
" que les mers sont abondantes et foisonnent de
" balènes ".

⚜⚜⚜

Le Pays basques

On lit dans l'œuvre de M. Fauriel : " Des crêtes occidentales des Pyrénées françaises partent quatre grandes vallées, ayant chacune sa rivière, qui en sillonne le fond, dans une direction perpendiculaire à celle de la grande chaîne dont elles descendent. La plus occidentale et la moindre de ces rivières est le Nivelet, ou la petite Nive, qui a son embouchure à Saint-Jean-de-Luz, dans le golfe de Gascogne. La seconde et la troisième sont la Nive et la Bidoussa, qui se jettent toutes deux dans l'Adour, l'une à Bayonne, l'autre un peu au-dessous de Guiche. Enfin, la quatrième et la plus orientale de ces rivières et le Cesson, qui se perd, de Sauveterre, dans le gave d'Oloron.

" Dans l'ancienne géographie de la France, ces quatre vallées étaient assez irrégulièrement partagées en trois cantons ou petites provinces, dont la plus occidentale se nommait "Labourd" (analogie avec Labrador Labourd-nord) la plus orientale " Soule " et celle du centre de la " basse Navarre ". Prises collectivement, ces trois provinces se nommaient le " Pays Basque ", étant habitées, comme elles le sont encore en très grande partie, par les Basques, population totalement distincte, par la langue et par les mœurs, des Gascons, ses voisins français, tandis qu'elle reconnait pour frères ses voisins espagnols, les habitants de la Biscaye, du Guipuzcoa et de la haute Navarre ". (Histoire de la Gaule Méridionale sous la domination des conquérants germains, 1836, Paris, Paulin). (Cité par Francisque Michel).

Certains livres de savants, j'allais dire livres

instruits, s'accordent à affirmer que une grande quantité de mots basques nous viennent des anciens Egyptiens, et des Juifs longtemps soumis aux Egyptiens, et de certaines peuplades de l'Amérique du Sud. C'est-à-dire qu'ils y trouvent les mêmes racines et le même sens. Il est vrai que tous les peuples se ressemblent dans bien des coutumes, mais les Basques ont et ont eu des coutumes spéciales, qui les font leur ressembler plus particulièrement..

Nous trouvons un grand nombre de noms bassur les côtes du golfe Saint-Laurent :

L'Anse-aux-Gascons, comté de Gaspé, aurait été primitivement L'anse-aux-Vascons ou aux Basques, Etchemin viendrait de Etchemendi, qui veut dire, selon M. Francisque Michel, maison sur la montagne ;

Barnetche, d'où Barnachez, signifierait : maison enfoncé ;

(Uhart, d'où huard,) signifierait : entre les eaux.

La langue basque, l'escuara, toujours d'après M. Francisque Michel, a beaucoup d'analogie avec la langue Cophte, ou l'ancien égyptien. L'Anse au Griffon, au lieu de Gris fonds, aussi bien que Grison,—j'y suis passé et je n'ai pas trouvé les fonds plus gris que dans les autres anses — ne viendrait-il pas aussi du basque "Gizon" qui veut dire "homme", lorsque ces braves pêcheurs laissaient à cet endroit un homme pour garder leurs agrès de pêche ? Il se peut fort bien.

Les Basques, comme les mages égyptiens et indiens, étudiaient les astres et les saisons.

Sur la mer pour guide ils prenaient une étoile. Leurs proverbes et leurs sentences sont curieux à lire et pleins d'observations heureuses. Je citerai quelques extraits d'un livre intitulé : "Proverbes basques recueillis par Arnauld Oihe-

nart, cité par F. Michel ; je ne prends que la traduction :

" Chacun approche le charbon de son pain ",

Pour démontrer l'égoïsme des enfants qui faisaient alors cuire leur pain sous la cendre.

" Le gros poisson mange le petit ".
" Au voleur comme au puissant, il faut tribut ".
" Ancho est un grand faiseur d'aumônes ; il donne au pauvre les pieds du pourceau qu'il a dérobé ".
" Le grand larron fait pendre les petits ".
" Je vis celui qui avait dérobé les épingles fustigé, et celui qui avait volé le trésor, devenu alcade ".
" Celui qui doit être pendu à Pâques, trouve le carême bien court ".

Les anciens Basques fêtaient Pâques, comme les Juifs.

" L'avenir est perclus de la moitié de ses membres ".

Il ne faut pas compter rien que sur l'avenir.

Ils disent aussi :

" Les espérances des hommes sont toutes pourries ".

" Celui qui a des noix à manger, trouvera assez de pierres pour les casser ".

" Rarement un morceau de froment est exempt d'ivraie ".

" Quand tu auras le loup en ta compagnie, aie le chien à ton côté ".

La chance ne court pas toujours après nous, c'est pourquoi ils disent :

" Celui qui refusa l'âne en don, fut obligé après de l'acheter.

Ils aimaient l'hygiène plus que le médecin :

" Nourris-toi de la viande d'aujourd'ui, du pain d'hier et du vin de l'année passée, et je dirai adieu aux médecins ".

" A pain dur des dents aiguës ".

" Par trop remplir le sac vient à crever ".

" Un œil suffit au vendeur ; mais l'acheteur n'en a pas trop de cent ".

Nous disons souvent qu'un malheur en attire un autre ; les Basques disent ordinairement :

" Malheur, sois le bien venu, pourvu que tu sois seul ".

Ils ont une pointe contre la bonne fortune :

" La bonne fortune, comme elle est aveugle

elle-même, rend aveugles tous ceux qui la suivent ".

" La fortune rend, de plus, ingrats ses favoris".

" Chevalier, fais ton fils duc, il ne te connaîtra plus ".

Où vont les paroles et les belles promesses ?

Avant le mariage, il n'y a que bontés et politesses.

" A Baigorry la vaisselle est de terre ; lorsqu'on parlait de m'y marier, elle était toute d'or ".

Voici un épigrame qu'ont dû comprendre les prêtres de Baal, si leur avarice, leur ambition et leur cupidité étaient ce qu'on ne fait que supposer :

" L'avarice ayant tué un homme, se réfugia dans l'Eglise, et elle n'en est pas sortie depuis ".

" Toujours un serviteur fidèle et diligent est créancier, bien que payé de son salaire ".

Ils ont un grand nombre de proverbes et de dictons en prévision du beau ou du mauvais temps, mais comme ils aiment surtout la mer, ils en ont de plus remarquables sur la colère ou le sourire

des eaux profondes, cités par M. Ferdinand Denis :

" Celui qui ne sait pas prier Dieu, qu'il s'adonne à la mer, pour l'apprendre ".

" La mer n'a point de branches auxquelles on puisse se prendre quand on se noie ".

Il est juste, je crois, d'abréger cette digression sur la vie des Basques dans leurs pays pour me rapprocher dans le récit, de leurs aventures de navigateurs qui les a dirigés de bonne heure vers le Canada, et de prendre occasion de leur dernier proverbe sur les dangers de la mer pour causer, avant d'étudier d'autres légendes et d'autres vies dans le golfe St-Laurent, pour causer encore quelques pages durant de leurs misères, de leurs audaces, de leurs efforts et adresses de navigateurs dans tous les parages qui recellaient les petits et les grands monstres marins.

Si j'avais écris les premiers feuillets de mon livre, et surtout si je les avais lus devant les braves gens du Labourd, de Hendaye, d'Urru-

gne ou de Saint-Jean-de-Luz, je n'aurais, certes, pas prononcé d'une manière bien à l'aise les mots pays inconnus, terres nouvelles et ténébreux Atlantique ; les audacieux pêcheurs et coureurs de baleines se seraient récriés ; ils m'auraient vite interrompu en m'affirmant que pour eux il n'y a jamais eu de terres inconnues, de parages non découverts ; car pour eux il était bien compris, de père en fils, qu'il n'y avait, en fait de terres et d'eau, rien d'inconnu ; ils avaient tout parcouru, tout vu, comme ils avaient pêché de toutes sortes de poissons et capturé chacun un couple de tous les monstres de la terre ; c'est pourquoi il leur était bien inutile d'apprendre à lire ou à écrire : ils lisaient les étoiles du firmament, ils écrivaient leurs courses au fond des horizons en lettres de cent lieues de long par détours, vifs ou lents, dans la tempête ou dans le calme, des courses de leurs voiles blanches.

Sur terre ils étaient les plus enragés danseurs : ils se vantaient de plus d'être aussi habiles toreadors que les gas de leurs voisins Espagnols.

Il était extrémement rare de voir un Basque, à moins d'être engagé comme capitaine, servir sur un vaisseau étranger. Ils pouvaient enseigner la route à suivre sur l'océan pour atteindre les plages les plus éloignées à d'autres qu'à ceux de leur pays ; mais personne venu d'autre pays que le leur ne pouvait leur en montrer dans les voyages.

Aujourd'hui que tous les pays sont découverts, les Basques ne font plus que de la contrebande entre les villes et villages, ou du cabotage sur la Nive et autres rivières.

Pourvu qu'on les paie, ces contrebandiers passent tout à la barbe des douaniers ; des bœufs, des ours, des chevaux et même du monde mort ou vif ; il n'y a pas très longtemps ces braves

descendants de braveurs de tempêtes et coureurs de baleines, faisaient gagner l'Espagne à une jolie princesse, la fiancée de Dom Carlos, la princesse Beira venue de Naples, accompagnée d'une dame d'honneur du comte de Custine et du jeune fils de son futur époux, le prince des Asturies, plus tard le comte de Montemolin. De Toulouse à Bayonne, de Biarotte au château de Montpellier, sur les bords de l'Adour, le voyage fut facile, quoique découverte et poursuivie par un sous-préfet qui voulait absolument arrêter la noble fugétive, mais les chevaux qui coutent cher marchent bien vite ; une course à travers les bois de Mixe et d'Arberoue avait ralantie et les guides et l'équipage de la princesse, qui, sur la recommandation du Comte de Custine, se décida de dîner au château du vicomte de Belsunce. Mais à la veille d'être prise la petite troupe eut recours aux soins du plus adroit des contrebandiers. Il fallait que chaque pas fut bien compté, et le

chef le plus brave, un nommé Ganis—il parait que ce nom se traduit par Jean—qui venait de Macaye, fut choisi.

—Soyez tranquilles, prenez votre temps dit celui-ci à tout le monde, et habillez de noir, voici des costumes qui vous iront bien.

Et ce fut merveilleux de pouvoir s'adonner à suivre un enterrement qui se rendait à l'église, pendant qu'une troupe armée de pied en cape fouillait, presqu'aussitôt leur départ, le beau château de M. de Belsunce.

Le capuchon rabattu sur les yeux, comme nous l'apprend la chronique, on n'eut qu'à suivre le cortège en imitant les gestes des parents du défunt jusqu'à l'église et ensuite au cimetière, en passant devant la caserne des douanniers dont une grande partie courait bien loin de là.

Mais le soir la belle princesse Beira comptait bien se reposer ; impossible, les douaniers sont

fins eux aussi, ils sont en tout, aides et employés mille ou quinze cents, soldats, gendarmes, pour gagner deux milles francs promis, au premier qui arrêterait la princesse. " Sans s'émouvoir, Ganis previent ses hôtes, dans sa maison qu'on cernait déjà de loin, les entraine à pied et arrive bientôt sur le bord d'une rivière. Gonflée par la pluie d'orage qui durait encore, elle eût opposé un obstacle sérieux à des voyageurs vulgaires ; mais Ganis est très-grand, très-fort, surtout déterminé ; il a promis de sauver la princesse, de la rendre à son royal fiancé. On entend déjà les cris et le bruit des pas de ceux qui la poursuivent : l'audacieux contrebandier, l'étreint, l'enlève, la charge sur ses épaules, et, après avoir fait un fervent signe de croix, il entre résolument dans l'eau. Il en a bientôt jusqu'au dessous des aisselles ; la violence du courant le fait un moment chanceler ; il entend derrière lui un bruit de voix, tourne la tête et

voit la rive qu'il vient de quitter, garnie d'uniformes. Ce fut pour lui un puissant stimulant : il fit un suprême effort, et peu d'instants après, suivi de son frère qui portait la dame d'honneur, il touchait heureusement ta terre d'Espagne. La princesse, saine et sauve, était chez elle ". " Vaincus, ajoute M. Francisque Michel, mais non convaincus de l'insuccès de leurs efforts, les gendarmes ramène à Bayonne, de brigade en brigade, un bon et savant géologue, M. de Collegno, qui explorait les environs et que son accent italien fit prendre pour l'infante portugaise ".

Un officier anglais compagnon de Zumalacarregni, en Navarre,—ce dernier personnage est cité avec gloire par Edmond Rostand—, nous apprend que " en général, les contrebandiers font choix, pour leurs expéditions, d'une nuit noire et pluvieuse ou orageuse. Cinquante ou soixante hommes passeront parfois par la route même où stationne un poste de douaniers ou de soldats :

chacun porte sur la tête une balle d'un poids considérable, et, marchant sur la pointe du pied, en une longue file, ils imitent avec leur pas le bruit des gouttes de pluie qui tombent. Sont-ils découverts, ils laissent rouler leurs charges le long du précipice, et, bondissant après elle avec la légèreté de l'izard, ils disparaissent en un clin d'œil.

Quelque fois, cependant, leurs longs couteaux font taire toute espèce d'opposition ".

****

La pêche ou la chasse à la baleine par les Basques

*

Même de nos jours, des voyageurs affirment qu'en cherchant bien, sur les bords du golfe de Gascongne, ils remarquent, recouverts d'herbes et de mousse, à l'effleurement du sol, des massonneries ; ce sont des restes de tours et de fourneaux, qui servaient a découvrir au fond des beaux horizons bleus la venue des baleines dont le balancement noirâtre et la plongée dans les eaux profondes réjouissaient toute la population riveraine ; les fours servaient à faire fondre la graisse de ce monstre marin. Chaque dard avait sa marque, tout le monde avait droit au pillage ; mais les premiers harpons lancés recueillaient la plus grosse part de bénéfice. Un des postes les

plus connus du pays basque de tous temps, si je puis dire, s'est appelé Capberton, ou mieux Capbreton. Ici, au Canada, nous avons le Capbre dont les côtes sont ornées aussi des restes de tours et de fours. C'est une jolie preuve de la visite des Basques en ces parages depuis bien des siècles. Quelques chroniqueurs anciens comme Rondelet croient que ces navigateurs, amoureux de la mer comme de la pêche, découvrirent ainsi l'Amérique cent ans du moins avant Christophe Colomb. " Et si les Castillans n'avaient pris à tâche de dérober la gloire aux François de la première atteinte de l'isle athlantique qu'on nomme " Indes occidentales ", ils avoueraient comme ont faict Corneille Wytfler et Anthoine Magin, cosmographes flamans ".

Cependant si la gloire des découvertes dans le " nouveau monde " ne leur est pas accordée par un grand nombre d'écrivains, les Basques ne doi-

vent s'en prendre qu'à eux-mêmes ; car leur cupidité était telle au gain de leurs aventures et de leur industrie que, pour mieux garder tous les bénéfices de leurs pêches, et eux seuls y revevir, ils cachaient presque toujour les latitudes et les distances réelles des parages qui devaient leur être profitables.

Voici une des manières anciennes les plus usitées pour capturer la baleine ; cette description de chasse est citée par M. H. Jonan :

—" Une longue expérience a consacré des formes et des dimensions à peu près invariables pour les pirogues. Dans les spécimens de bateaux remontant à une très haute antiquité, que des fouilles ont mis à jour, à diverses reprises, en Suède, en Norvège, en Danemark, on trouve déjà les formes des pirogues baleinières de notre temps : Leur longueur est de 8 à 9 mètres : l'épaisseur de leurs bordages ne dépasse guère

un centimètre ; elles sont aiguës aux deux extrémités, de manière à pouvoir aller en avant et en arrière sous l'impulsion de leurs cinq avirons. Le gouvernail est remplacé par un sixième aviron, "l'aviron de queue", beaucoup plus long et plus fort que les autres, au moyen duquel la pirogue peut évoluer sur place sans qu'elle ait la moindre vitesse, ce qui ne pourrait se faire avec un gouvernail".... "Chaque pirogue est munie de lignes, de harpons, de lances, de louchets, de dragues, d'avirons de rechange, souvent de pagaies par lesquelles on remplace les avirons pour faire moins de bruit, d'un petit pavillon pour faire des signes, et dont on plante la hampe dans la baleine tuée pour indiquer sa position, d'un mât, d'une voile, d'eau potable, de biscuit, d'une lanterne etc., etc., car il faut prévoir le cas, qui n'est pas rare, où la chasse entraînerait les pirogues hors de vue du navire soit de jour soit de nuit".

Au bout de la ligne qui mesure au moins 1,500 pieds sont attachés deux harpons en pointe de flèche de 3 ou 4 pieds, " et fabriqué avec du fer très maléable, pour que la tige puisse résister aux torsions auxquelles la soumettent les mouvements convulsifs du Cétacé.

Un lourd manche de bois, long aussi de 4 pieds, est enfoncé dans la douille. L'un des harpons est, au moyen d'une ganse fixée à la douille, attaché directement, et très solidement, au bout de la ligne, tandis que l'autre n'y tient que par un nœud pouvant se lâcher tout seul dans le cas où ce deuxième harpon ne serait pas lancé, ce qui arrive quelque fois, et ce qui, du reste, n'est pas toujours nécessaire ".

" Le louchet est une sorte de pelle en acier, très affilé, plus particulièrement usitée pour le dépècement ; cependant on s'en sert aussi dans la chasse ", pour couper les tendons, et des morceaux de nageoires.

" Dès qu'un baleinier quitte le port, des hommes perchés au sommet de chacun des mâts explorent l'horizon depuis le point du jour jusqu'au coucher du soleil.

Tout à coup les cris des vigies : " She blows ! She blows ! (elle souffle !) mettent tout le monde en mouvement ; le cap du navire est tourné dans la direction où les souffles ont été signalés ; leur apparence fait bien vite reconnaître au baleinier expérimenté à quelle espèce de Cétacés il va avoir affaire. Quand le navire est arrivé à un mille et demi environ de l'objet de sa poursuite, il s'arrête en " mettant en panne " ; les pirogues amenées par leurs équipes désignées à l'avance quittent le bord en battant de vitesse : c'est à qui aura l'honneur de " piquer " le premier. En approchant, on ralentit la vitesse pour ne pas effrayer la baleine qu'on a choisie dans la "gam", si elles sont plusieurs ensemble ; la pirogue arri-

vée la première s'avance seule doucement, les autres restant stationnaires dans son voisinage, prêtes à lui venir en aide. Le harponneur, placé à l'avant, abandonne son aviron, et se tient debout, s'arc-boutant solidement, le harpon en main, prêt à frapper. La pirogue n'est plus qu'à deux ou trois verges de la baleine : " Pique ! s'écrie l'officier qui gouverne.—Le premier harpon est lancé ; le Cétacé a comme un moment de surprise qui permet quelquefois de lui jeter le second, puis, sous le coup de la douleur que lui causent ses blessures, il s'enfuit en sondant, entraînant la pirogue et la ligne ; le frottement que celle-ci exerce sur le "logger-head", et sur la cannelure de l'étrave, est tel que le feu y prendrait si l'on n'avait le soin de jeter constamment de l'eau dessus.

Les autres pirogues suivent à force de rames et s'amarrent à la première pour augmenter

encore la résistance ; mais il arrive souvent, malgré cela, que la baleine sondant toujours, les deux cents brasses de ligne ne suffisent pas, et qu'il faille ajouter les lignes des autres embarcations".

"Lorsqu'il a "piqué", le harponneur change de place avec l'officier qui passe à l'avant : c'est à ce dernier que revient le soin de tuer la baleine. Lorsqu'elle remonte sur l'eau pour respirer, ce dont on s'aperçoit au "mou" que prend la ligne, on se hale sur celle-ci de manière à se rapprocher de l'animal assez près pour pouvoir lui jeter une lance, autant que possible un peu en arrière d'une des pectorales ; c'est le meilleur endroit pour atteindre le cœur ou les poumons, mais il est bien évident que, dans l'émotion inévitable d'un pareil moment, où l'on a à craindre les coups de queue et les coups de nageoires, dont le moindre effet serait de mettre la pirogue

en pièces, on frappe où l'on peut. Il peut arriver qu'un seul coup de lance suffise pour tuer la baleine, mais c'est bien rare ; elle s'enfuit de nouveau, et il faut recommencer plutôt dix fois qu'une. Quelquefois avec un louchet adroitement lancé, on réussit à couper les tendons qui ralient la caudale à la queue, ce qui paralyse les moyens de propulsion du cétacé ; mais ce procédé est dangereux, parceque quelquefois d'un soubresaut, l'animal se débarrasse du louchet qui, projeté avec force, peut aller frapper la pirogue, et blesser, et même tuer, des hommes ".

Voici le triomphe de l'homme sur la pauvre bête, l'énorme bête que les forces abandonnent : la lance qui a atteint le cœur ou les poumons est certainement la cause, la grande cause de sa mort prochaine.

La respiration est sacadée chez la victime ; des jets de sang sortent comme des trombes de

ses narrines et inondent la mer et les bourreaux. L'agonie commence en des convulsions atroces, dangereuses, et se prolonge souvent une heure durant.

Lorsque la baleine fait de son sang en jets élevés un boquet rouge, les pêcheurs disent, avec satisfaction, qu'elle fleurit. Enfin, son dernier geste est celui d'une nageoire relevée en se retournant sur le dos, son énorme ventre à fleur d'eau semble un vaisseau que la tempête a renversé.

Pauvre baleine ! après avoir bravé tant d'orages, et tant d'ouragans, elle n'a pu cette fois supporter l'ouragan des chasseurs, dans le calme d'un soleil couchant arosant de ses feus lointains et superbes la dernière détresse d'un être si puissant, en même temps qu'il salue, comme l'oracle des horizons, la joie échevelée des nautiques vainqueurs.

Quelquefois, et même assez souvent, la capture

de ce monstre n'est pas aussi facile ; il arrive que la ligne s'est mêlée, et il a fallu la couper d'un seul coup de hache pour éviter d'être englouti, ou encore le harpon se décroche, et l'animal manqué est très difficile à reprendre. Une autrefois c'est un cachalot terrible et méchant qui s'élance sur les embarcations et les brise, ou, au moment, où la baleine se renverse pour mourir, les cris de joie des chasseurs se changent en blasphèmes et en jurons effroyables, elle coule à fond, il lui est resté trop de sang dans les poumons, elle est alors plus pesante que l'onde de la mer. Tout est perdu !

Lorsque la chasse a réussi, le navire dont on s'était éloigné, forcément, se rapproche, et soulève au moyen de palans le corps mort qu'on dépèce incessamment en longes de lard de deux ou trois pieds de longueur.

Puis vient la fonte de la graisse. On active le

feu en y versant de cette même graisse. Rencontrés la nuit dans leur fonction de huiliers, ces navires ont quelque similitude, dans leurs pétillements de feus actifs, avec l'horreur supposée de l'enfer.

Et les Basques, encouragés dans leurs captures atroces, mais aux profits attrayants, ont donc suivi dans leurs courses furibondes à travers l'océan ont donc eu, pour premiers guides vers le Canada, la baleine franche voulant s'éloigner du golfe de Gascogne.

Cette fois, si ce n'était pas tout à fait des petites choses qui en faisaient découvrir de grandes, c'étaient du moins et en somme de grosses bêtes entraînant un peuple ancien vers un continent nouveau.

***

La Sirène

On serait porté à croire que les Basques anciens, vu leur métier de coureurs de mers et de pays lointains, auraient été disposés à modérer leur imaginations pour n'attacher d'importance qu'à ce qui leur eut rapporté du bien et des écus dans leurs bourses ; il n'en est rien ; le sens de leurs chansons, comme nous l'enseignent leurs écrivains, nous aprend qu'ils étaient convaincus d'avoir entendu de leurs oreilles, la voix captivante des sirènes.

Comme dans l'Iliade, on trouve dans leurs écrits beaucoup d'allusions, à ces charmeuses de voyageurs.

Dans la " Bataille de Loquifer ", cité par M. Michel, que je cite ici à mon tour, " un ancien

trouvère en représente une à la chevelure éblouissante qui se met à chanter ".

" Guillaume de Loris, voulant donner une haute idée de certains oiseaux, compare leur chant à celui de " sereines de mer ". C'est, en général, cette voix merveilleuse des sirènes que nos anciens auteurs s'accordent à louer. Cependant, ils vantent aussi leur beauté et la rapidité de leur marche ".

Il ajoute qu'il a rencontré, sur la route de Bayonne à Irun, dans le Pays Basque français, une sirène sculptée au-dessus d'une porte.

Il cite ensuite Isasti en affirmant " qu'au temps de cet écrivain une sirène fut portée par une vague sur un navire du Passage qui rentrait par une tourmente, qu'elle resta sur le pont, à la grande admiration des marins interdits qui cherchaient comment ils s'en pourraient rendre maîtres, et qu'à la faveur du roulis elle sauta à la mer et s'échappa ". Les Basques juraient leurs

grands dieux pour faire croire au monde qu'ils avaient vu en grand nombre les sirènes dans la mer des Indes. Il y avait, paraît-il, deux sortes de sirènes : l'une était moitié femme et moitié poisson ; l'autre était moitié femme et moitié oiseau.

***

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

Le Petit Mousse

✻

Le petit mousse contemplait les montagnes fuyantes qui décoraient l'horizon de leur crâne pensif, moiré et ridé comme il convient, semble-t-il, aux sourcils froncés de la terre. Le petit mousse songeait : " puisque l'on dit que la terre est ronde, pourquoi ça serait pas une tête coupée sur les épaules d'un personnage d'une grandeur et d'une corpulence plus grande et plus corpuleuse encore que les autres grandeurs et les autres corpulences. " C'est-il Dieu possible, que tant de monde embrouille les choses ! C'est pourtant ça : les montagnes sont les sourcils audessus des paupières ouvertes, les paupières ouvertes, bien, c'est les côtes, au bord des fleuves remplis de larmes des yeux crevés de l'univers ". Le petit

mousse songeait, songeait : "il y a, sans doute des larmes d'eau douce, et les larmes d'eau salée sont beaucoup plus nombreuses, puisque ça forme la grande mer".

Et le petit navire, avec son petit mousse, filait toujours, comme dans la chanson, paré, harnaché, rêveusement épris de sa course lointaine, vers le port qui s'en venait de là bas, dans des parages que l'on voudrait entrevoir. Et le petit navire, comme une poussière dans la prunelle ouverte creusait son sillage, emporté par son hunier et sa grande voile tendus dans la brise du soir. Et Dieu qui songeait, divinement, mais à son balcon d'azur et de nuit, soufflait doucement sur la terre, sur la tête coupée des épaules, pour les voiles en voyage et pour les ailes qui se tendent, sur les mats des barques songeuses, et dans les ailes avides des espaces bleus où gisent des rayons d'étoiles.

La brise rafermie poussait toujours les voiles,

le clapotis clapotait sur les flancs du petit navire, et, peu à peu, les étoiles du ciel persemaient de leurs palpitations blondes et chatoyantes les routes immenses et sereines de la mer sommeillante et pleine de bercements et d'oracles.

Le capitaine chantait :

" Il était un petit navire
" Qui longtemps avait voyagé.
" Il était, je dois vous le dire,
" Par Notre-Dame protégé.

" Car depuis des mois, des semaines,
" De longs mois et de très longs ans,
" Voguant sur les mers incertaines,
" Il avait bravé les autans.

Le petit navire naviguait, le capitaine chantait, et le petit mousse songeait :

" Les hommes, les poissons, les oiseaux, les

sables, la mer, la terre, qui est une tête coupée, tout ça, ça été fait par le bon Dieu. Le bon Dieu a fait la nuit, il a fait le jour ; mais pourtant non, le jour s'est fait tout seul, quand le soleil est apparu comme un beau plat de cuivre bien frotté.

Le capitaine chantait toujours :

" Les marins hâlés par la bise,
" Très vieux, marchaient à pas pesants,
" Les mousses portaient barbe grise,
" Le capitaine avait cent ans.

" En dépit des vieilles voilures,
" Des cordes, des filins trop courts
" Qui pendaient le long des mâtures,
" Le navire avançait toujours.

" Si bien que par un soir d'orage,
" Poussé par l'ouragan fatal,
" Le bateau, sans mat, si cordage,
" Vint échouer au port natal.

La nuit était sereine et belle, belle pour les marins, belle pour les gens de terre, belles pour les petits mousses appuyés sur les mâts, belle aussi pour les petits nids endormis sur les branches. Des mouettes se reposaient au bout des vergues comme de petits anges de plume, ou comme des lutins que la nuit fait éclore. La grêve d'une île, au loin, apparut, blanchâtre, sur le blanc de l'onde comme l'écaille émaillée d'une tortue lente, et engourdie au ras des goémons. La bise soupirante dans les cordages semblait un murmure de prière.

Le petit mousse songeait, songeait maintenant tout haut :—" Que Dieu est bon ! Que Dieu est beau ! C'est bien de valeur qu'il n'y en ait qu'un ! Il est partout, partout, mais il y en a qui le divise qui le chasse, qui l'emporte plus dans une place que dans l'autre, qui le charrie, qui le trimbale de tribord à babord, de la poupe à la proue, et

qui disent, "là, hola ! je l'ai, je le tiens".

Et le capitaine chantait encore :

" Mais au pays qui le vit naître
" Il ne rencontra que mépris ;
" Nul ne voulut le reconnaître,
" On l'accueillit avec des cris.

" On n'eut que rire, que menaces,
" Pour les vieux marins abattus.
" Les enfants avec des grimaces
" Lancèrent des cailloux pointus.

—Ah ! les gueux, les gueux de gueux, grondait le capitaine, ils les chassaient, les pauvres marins ! Ils les chassaient ! Monsieur le curé aurait dû prendre leur part, il aurait bien pu dire un bon mot en leur faveur. Etre chassé de son village, quand on veut y revenir, le curé était peut-être absent encore. Mais enfin, c'est de

leur faute un peu, à eux, ces marins hâlés par la bise, puisqu'ils revenaient sans argent, hé ! oui, sans argent. Pas d'argent pas de suisses, hein !

Et le mousse disait : Qu'importe s'il n'y a qu'un seul Dieu, au moins, il y a trois personnes divines, bien correctes, bien solides, ça c'est sûr comme le bateau, et, comptant sur mes doigts, je les sais par cœur, le père, le fils qu'on a attendu, dans mon cantique. " Depuis plus de quatre mille ans", c'est long quatre mille ans. Eh ! bonté ! c'est long quatre mille !

Qu'importe c'est trois personnes en Dieu ! "

Sacrédié, fit le capitaine, tu ne peux pas nommer la troisième, mon gars ? "

—La troisième, c'est le Saint-Esprit.

—Et la quatrième, mon garçon ?

—La quatrième ? y en n'a pas de quatrième. C'est toujours trois, excepté, peut-être ben, avant

que le fils fut de ce monde, ça ce pourrait que c'étaient deux, mais quatre je ne sais pas ça.

—Et, solennellement, en face de la nuit sereine et belle, entre les étoiles du ciel et celles du fond de la mer, le vieux capitaine compta lui aussi sur ses doigts, tenant le pousse fermé.—Quatre, le Père, une, le fils, après sa naissance, deux, le Saint-Esprit, trois, et l'argent, ça fait quatre. L'argent, ça vaut ben de quoi. On s'en fait dire, avec ça, des prières, des saintes messes, des vêpres. Ramasse-toi-s'en, c'est ça qu'il faut !

Le petit mousse songea encore.

La nuit était sereine et belle.

Et le vieux capitaine continua sa chanson avec sa chique dans la bouche, et des mots mal prononcés :

⁂

" Alors, sans vivres, sans ressource,
" Levant l'ancre encore une fois,
" Le navire reprit sa course,
" Pour des semaines et des mois.

" Au feu de la naissante aurore,
" Le soir dans l'horizon confus,
" On l'aperçut longtemps encore,
" Mais un jour on ne le vit plus ;

" Le petit navire sans voile,
" Lassé des océans maudits,
" Voguant au pays des étoiles,
" Avait gagné le Paradis !

—A tribord ! " Envoyez la barre au nord, mon capitaine ", cria le petit mousse, " le quai ! le quai du Paradis ! Tout de même, les marins " hâlés par la bise ", et qui n'avaient pas d'argent, avaient gagné le Paradis ! "

J'entendis le "sacrédié", du capitaine : mais je n'ai pu comprendre s'il disait que tout est bien changé, ou si rien n'est encore changé : mais le petit mousse contemplait bientôt les montagnes fuyantes qui décoraient l'horizon de leur crâne pensif, noir et ridé comme il convient, semble-t-il, aux sourcils froncés de la terre.

***

LOUIS-JOSEPH DOUCET

Les Sépulcres Blanchis

Guillaume, au nom du ciel, et François-Joseph, le traitre et le bigot, s'efforçant de justifier la maxime de Proud'hon : "Quiconque m'aborde en me parlant de Dieu en veut à ma bourse où à ma liberté."

L'HYPOCRISIE

Contre la

FRANCE

Il y a des dévots qui sont Méchants.
Saint François de Sales

QUEBEC
142, rue des Stigmates, 142
1915

Tous droits réservés

PRÉFACE

Voici des vers, quelques vers, dont le ton et la tournure sont un peu amers, s'éloignant de mon optimisme habituel; le temps et l'époque que nous traversons ont quelque chose de terrible, j'oserai dire, dans les moëlles. La guerre effroyable qui dévaste l'Europe est féconde en sang versé, en cruauté comme en héroïsme et les réflextions qu'elle peut inspirer devraient être sincères et chrétiennes, car le christianisme qui est la bonté et la sincérité mêmes, en soi, est inspirateur de la paix, et l'Eglise militante qu'on met sous son égide ne doit pas, je crois, aimer à jeter sur le monde tant d'épreuves, non, Elle aime et doit aimer la paix et la bonté, elle dit aussi à tous ses offices : "Paix aux hommes de bonne volonté", et l'adjectif "militante" doit être pris dans le sens de zèle, de dévouement pour les âmes et pour le bien des peuples en général. Et les hypocrites qui marchent en son nom pour pousser la guerre, certains hypocrites, qui la prennent en ce sens, lui donnent un sens faux, et d'une manière intéressée.

François-Joseph, empereur d'Autriche, qui signait très chrétien, qui se disait nommeur de pape, protecteur du vatican, défenseur des biens spirituels et temporels de l'Eglise, avec l'aide de

la Prusse, voulut chasser, à la faveur d'une menace de conflagration, chasser la France d'Orient, l'amoindrir, partout faire d'elle sa sujette, et dire ensuite : Voyez mon oeuvre, à mon âge. Que de bien j'ai fait. Je meurs chrétien. J'ai fait revenir à temps mes pèlerins de Lourdes pour m'aider à égorger la Serbie d'abord".

Le Pape Pie X qui s'y était pris d'avance, connaissant bien toute l'histoire, n'a pu rien faire, et eut tant de peine qu'il en mourut, preuve de son grand coeur et de sa bonté.

Guillaume II se dit l'inspiré du ciel, l'envoyé de Dieu sur terre. Il adressait dernièrement cette jolie proclamation à ses troupes qui se battaient contre les Russes :

" L'Esprit-Saint est descendu en moi. Empereur d'Allemagne, je suis l'instrument de l'Etre suprême : " Malheur et mort à ceux qui résistent à ma volonté et qui ne croient pas à ma mission.

" Le Dieu des Allemands demande leur anéantissement.

" Le Dieu des Allemands, par ma bouche, vous commande d'exécuter ses ordres".

Au Congrès Eucharistique de Vienne, l'empereur d'Autriche était positif que les grâces éternelles étaient acquises à son pays pour une période minimum de cent ans.

Ces sortes de gens sont, certes, pires que des athées ; car non seulement ils ne croient pas en Dieu, mais ils font semblant d'y croire pour tromper ; ils falsifient son nom au bas de leurs proclamations comme un faussaire qui signe lui-

même non seulement le nom d'un grand personnage au bas d'un chèque qu'il fait au porteur, mais, de plus, se fait porteur et l'endosse en présence de sa victime menacée de représailles.

Au diable les hypocrites ! Cette race d'hommes est une peste, où qu'ils habitent.

L'hypocrisie au nom de la religion est pire que l'irréligion, pire que l'athéisme, c'est un vol fait à Dieu, avec effraction et menaces, c'est un blasphème irréparable. L'hypocrite pèche continuellement contre le Saint-Esprit.

C'est dans un moment d'indignation contre l'hypocrisie qui devrait, comme péché, passer avant les sept péchés capitaux, que j'ai jeté les vers qui vont suivre sur le papier, et que je fais imprimer, car je les crois véritablement utiles, non pour leur valeur intrinsèque ou extrinsèque, mais pour l'exemple qu'ils pourront donner à d'autres littérateurs de mes confrères, lesquels, avec talent, sauront mesurer ce que contient d'horrible, dans les choses saintes et divines, ce gouffre toujours béant : l'Hypocrisie.

Qu'il me serait doux de m'exprimer tout entier dans une seule phrase, mais en outre que la diffusion, sans compter la confusion, soit de notre époque admise, il faut avouer que l'absolue maîtrise de la plume n'est pas obligatoire, même en la province de Québec, jusqu'à ce point d'astreindre à l'éternel silence ceux qui ne la possèdent pas.

En somme, si quelqu'un me demandait pourquoi j'aime la France plus que l'Allemagne, à part la culture de ses livres, qui fut pour moi une occasion de la connaître, j'ai droit de l'aimer par instinct—je crois que je pourrais en toute sin-

cérité répondre que je l'aime beaucoup plus parce qu'elle est moins hypocrite et que, je l'aime d'autant plus aussi qu'un certain groupe la peignait quotidiennement tout en noir; on ne lui pardonnait rien à elle, aucune de ses lois, aucun de ses mouvements, tandis que le Kaiser qui n'est pourtant pas toute l'Allemagne, et qui n'est pourtant pas si catholique,—il ne l'est pas du tout—avait toujours l'appui du "centre catholique" à sa disposition.

Or je me suis permis de lire, entre les lignes, que Guillaume II était un hypocrite, et aussi, que, malgré ses démonstrations de chrétienté impotente, François-Joseph était un hypocrite. Je *suis porté à croire que tout groupement de religion qui se confectionne un parti politique se diminue beaucoup; toute société religieuse qui ne prie que pour son profit immédiat, ne devrait pas essayer de forcer la main au temps et à l'éternité, puisqu'elle songe à immobiliser ce qui est éphémère. Ce ne sont pas les lois écrites qui assurent le bien, si le bien n'est pas semé avant tout dans les âmes et dans les coeurs. Pour avancer l'ouvrage et la besogne encombrante parfois de la conversion on peut faire signer, quand on se sent de taille, des révocations de l'édit de Nentes, et l'on peut chasser d'un pays comme la France, des sujets qui peupleront l'Allemagne, mais tout l'ouvrage ne sera pas pour cela terminé, au contraire, c'est toujours un malheur futur bien préparé que de confectionner des convictions, des ardeurs de foi et de conscience humaine à coups de bâton, sous des menaces ou sur des promesses dorées et fardées à souhaits; l'exemple est mieux que*

tout ça. Si l'on peut s'exempter de choisir les mots en parlant des chrétiens hypocrites, il est une autre sorte de chrétiens qu'on peut encore respecter, mais qui, cependant, n'est pas au goût de toute âme sincère ; ce sont ces chrétiens fatalistes qui font passer sur le dos de Dieu et dans des ordonnances du ciel tout ce qui nous arrive, même les choses les plus effroyables de la guerre actuelle, faisant fi du libre arbitre et des responsabilités.

Ils pourraient bien songer, il me semble, que Dieu permet après avoir établi ses lois, que ces mêmes lois agissent, lois toujours admirables. Il ne veut pas le mal. Il veut que le feu brûle que la poudre éclate, que le fleuve suive son cours comme les saisons—mais ce n'est pas lui qui met et développe dans le coeur de François-Joseph, aussi bien qu'en l'âme immonde d'un Hohenzollern, l'amour du meurtre, du viol et du vol à main armée. Non !

Et ce qui n'aide pas la bonne cause du christianisme, parfois, c'est que nombre de chrétiens qui font tremper leurs influences dans une cause de méfaits s'excusent toujours et partout, sans jamais prendre aucune responsabilité que par ces paroles : "C'est Dieu qui l'a voulu".

Ce n'est pourtant pas la même chose que permettre et vouloir : Dieu permet que le canon gronde et tue, mais Il ne tient pas du tout, je crois, et ne veut pas non plus que de bon petits enfants qui n'ont jamais fait de mal se trouvent mitraillés à l'instant. Le doigt est à la fois si fin et si adroit qu'il pourrait choisir ses victimes entre des milliers même sur les champs de ba-

taille, et alors, par exemple, les chrétiens fatalistes pourraient, à l'occasion, trouver Dieu... hélas !... coupable s'il n'y avait qu'une sorte d'êtres de moissonnés. Mais non, Dieu n'est pas coupable, et Jésus, le doux Jésus ne veut pas toujours prendre la responsabilité de tout ce qu'on fait en son nom. C'est pourquoi j'ai intitulé ma pièce "Les Sépulcres blanchis" et c'est pourquoi aussi je me permets de crier sus aux hypocrites, tout en me souvenant que Jésus a dit : Je vous apporte un commandement nouveau ; aimez-vous les uns les autres ! Je n'ai pas lu ces mots dans les devises allemandes ou autrichiennes.

S'il revenait aujourd'hui, le Paysan du Danube illustré par Jean de La Fontaine, dans sa fruste éloquence, n'aurait pas seulement à lutter contre un sénat romain subtile et instruit dont la moindre spéculation se basait sur la demie-divinité de ses chefs, reconnue d'ailleurs comme titre seulement entre les grands pour adoucir l'âpreté des masses populaires, le héros sincère du fabuliste rencontrerait des auditeurs plus tenaces devant le tableau des familles en proie aux cupidités de toutes sortes, au meurtre et à la dévastation.

Comment toucher le coeur par la description du malheur à ceux qui en sont cause ? Ceux-ci ne nient aucunement leur oeuvre; ceux-ci n'ont pas de coeur, et ils se disent les envoyés du ciel, et détruisent la Belgique au nom de Dieu; s'ils se disaient demi-dieux, ce serait moins subtile; le pauvre pourrait discuter poliment devant eux. Il n'y aurait qu'un moyen de faire prouver, à Fran-

çois-Joseph et à Guillaume II, leur mission délicate : exiger d'eux le contrat signé et parafé d'une main éternellement divine par lequel ils se sont engagés à rénover et à purifier la terre de l'Europe et, en particulier, le coin de l'Europe où se trouve la France. Mais non, ce contrat éternel ils ne le produiront pas, hélas !—Et le malheur sous le voile jaune de l'hypocrisie sera alors consommé.

Plusieurs peuples auront payé de leur or et de leurs sueurs les outils qui auront ouvert les veines de leur propre sang.

Il est donc vrai que tout ce qui est humain se détruit. Cependant le libre arbitre existe. Et l'homme se tend des pièges parce qu'il peut; l'animal ne se tend jamais de pièges parce qu'il ne peut pas; mais l'homme se prend souvent à ses propres embûches, et son hypocrisie lui donne un caractère affreux; de là, Les Sépulcres blanchis, petit fascicule pouvant être doublé, triplé et quadruplé, à merci.

Lamartine a dit cette grande vérité :—"Quand l'opinion et la nature se combattent dans le coeur d'un citoyen, c'est la nature qu'il faut écouter ; car l'opinion trompe souvent et la nature est infaillible. D'ailleurs les fautes que l'on commet contre l'opinion, le coeur humain les pardonne, et quelquefois les admire. Mais les fautes que l'on commet contre la nature, Dieu les réprouve, et les hommes ne les pardonnent jamais".

Or, pour nous, canadiens-français, commettre des actes hostiles à la France a été, est et sera toujours une offense contre la nature, une faute grave dont les conséquences sont presque infi-

nies; on ne peut briser un seul anneau de la chaîne qui lie nos coeurs et notre âme à notre première origine, sans abîmer, sans amoindrir notre conscience, sans perdre en grande partie notre fierté. Même pour l'Angleterre, est-ce que ce serait un avantage d'avoir dans son peuple un autre peuple de deux millions, de trois millions bientôt, qui au lieu de mériter ce nom de peuple, serait une agglomération d'êtres avachis et capables de tous les aplatissements ? Non, mille fois non ! Cet état ne pourrait servir qu'un groupe, mais jamais l'empire brittanique.

D'ailleurs la gloire de la France a des rayons dont s'éclairera la philosophie future. Nation vraiment héroïque, pleine de pensées sonores et robustes, et dont la fierté ne se plie que sur le travail et devant l'art; nation française qui croit en Dieu dans son coeur, mais qui ne prostitue pas ce nom sublime à tous propos, et sans propos.

Songez que depuis la guerre la France n'a pas eu d'apparition lui dictant le devoir de détruire et de soumettre des peuples, lui enjoignant l'obligation d'annexer la Pologne russe. Non, ces sortes de mensonges inventés par les anciens augures romains n'ont pas été proférés par des Français vraiment français.

La France sait, en somme, ayant étudié l'histoire, que la folie religieuse, la vraie folie religieuse, est la pire des folies, parce qu'elle entraîne après elle beaucoup d'esprits sains qui perdent l'équilibre pour se laisser conduire par l'intérêt d'un chef comme le Kaiser, grand ou petit Kaiser, et pour n'avoir pas eu l'occasion d'acquérir un meilleur jugement.

Soyons religieux, mais évitons les folies religieuses et la manie de toujours tenir Dieu responsable de nos pires malheurs !

Je suis libre et réactionnaire, car je suis de ceux qui aiment la modération.

L'offensive est un crime, la défensive est un devoir sacré.

L.-J.-D.

Québec, 31 novembre 1914.

L'Hypocrisie contre la France.

Incitant l'"aigle noir" à viser aux prunelles,
Des dévots priaient Dieu de vouloir la punir,
Elle la France instruite aux aubes éternelles,
Elle qui voit cent ans devant eux l'avenir.

Ce n'était pas assez d'en vouloir à sa tête,
De dire : "Tu n'es rien, va, Révolution,
Tu ne sais pas prier, tombe, dans la défaite,
Deviens cendre et néant, meurs comme nation"

On vit, on entendit deux prêtres la maudire,
Et d'autres de crier : "Périsse en Orient
L'influence française ! " O l'incessant martyre !...
Soleil, mets ta clarté sur son front souriant !

Pour t'empêcher de lire un peu dans l'Evangile
On t'enlevait ce livre au profit des Teutons.
Tes ennemis, nombreux, aujourd'hui plus tranquilles,
Ont changé de versets, même changé de ton.

L'Aigle noir a plané sur la terre française.
—En Belgique il volait les trésors de Louvain,
Il menaça Paris d'une aile mal à l'aise,
S'étant gorgé de sang, (1) et s'empiffrant de vin.

Mais bientôt l'aigle noir fut sur la défensive.
Les chasseurs l'ont surpris entre Reims et Soissons,
Il s'abat tristement en lutte convulsive,
En regrettant son nid, ses enfants, ses moissons.

---

(1) Sang innocent de ceux qui ne se battaient pas: on fusillait les femmes et les enfants, on coupait les mains des petits bébés aux bras des mères.

L'Allemangne n'est plus que ruine et misère,
Et l'Autriche se meurt avec l'aide prussien.
Adieu, grands empereurs ! Adieu, nation fière !
Gardez la barbarie en vous, c'est votre bien !

Pour imiter Jésus lavant les pieds aux autres,
Vendredi-Saint dernier, l'empereur autrichien,
Marmonant des *Ave,* triait ses douze apôtres,
Félicitait le pape et signait très chrétien.

Arrière pauvre vieux ! Chrétien comme ma botte,
Et chrétiens comme lui, ceux qui n'ont pas de coeur !
Guillaume II et Dieu ne faisaient qu'un ? Despote !
Bigot ! Menteur ! vantard ! assassin et voleur !

Vous nous ouvrez les yeux devant ce qu'on peut faire
Au nom de Jésus-Christ mis à la croque-au-sel.
On est toujours Judas quand on n'est pas sincère ;
Ce n'est pas à tout coup qu'on achète le ciel !

Vieux rats enfarinés, buvez donc le Danube,
Vous avez épuisé le fond des baptismaux ;
Vous n'avez pas valu l'ivrogne qui titube,
Et l'eau bénite, allez ! ne guérit pas vos maux !

Avec tous vos détails vous écrasez l'ensemble,
Vous profanez le Dieu qui créa l'univers,
Ce nom sacré devant lequel ma plume tremble,
Le mêler à vos jeux ? Faut-il être pervers ?

Oui, pervers, exploiteurs, filous, démoniaques,
A vos mots de mensonge en des dents de chacal,
Nous préférons le feu des hulans, des cosaques,
Moins manger de prière et garder l'idéal.

Oui, gardons l'idéal, l'amour de la justice
Et la sincérité, l'éternelle bonté
Des peuples qui vont droit, sans heurt, et sans malice,
Mais sans forcer la main à la divinité.

J'en veux aux imposteurs, j'en veux aux hypocrites
Qui transvasent le ciel en tous lieux, en tous champs;
Qui mettraient le bon Dieu, s'il pouvaient, en faillite,
Quand Il n'obéit pas à leurs ordres méchants.

Pardon, Seigneur ! Je le sais bien, je suis indigne
De murmurer ainsi pour dévoiler des gueux !
Je les connais si bien, souvent par un seul signe,
Ces Guillaume—Milliers qui détiennent les cieux !

Hypocrites menteurs, veules imposteurs, lâches,
Ces accrocheurs de Christ à ses clous sur la croix,
Qui pourraient le prier, certes, à coups de hache,
En affirmant toujours : "Seigneur en vous je crois!"

Guillaume II mourra, mais il en reste d'autres.
François-Joseph se meurt, les autres sont nombreux !
Vous les verrez passer soufflant leurs patenôtres :
L'hypocrite répète en vain le nom de Dieu.

Mais celui qui s'abrite ainsi sous une hostie,
Et qui perce le coeur d'un peuple et d'un voisin,
Pourrait, s'il était franc, avoir la modestie
D'être un peu moins barbare, un peu moins assassin.

Et ceux qui l'ont compris, et ceux qui le soutiennent
Le vieux François-Joseph, à tort et à travers,
Pourraient crier moins fort : "C'est le chrétien de [Vienne
Qui remplit de bonheur l'Autriche et l'univers !

Non, car ce ne sont pas les prières des lèvres
Qui rehaussent toujours l'âme des nations.
A quoi bon mettre en flamme, et pourquoi mettre en [fièvre
Un peuple de parade en démonstration ?

La Madeleine, un jour, qui répandait son baume
Eut un reproche amer, des suivants de Jésus ;
Mais Celui-ci leur dit : "Je quitte ce royaume,
Il restera des gueux et je n'y serai plus".

Or les grands empereurs l'appellent quand ils veulent
Guillaume II le force à combattre avec lui ;
François-Joseph l'oblige à mieux pointer la gueule
De son meilleur canon qui bondit et qui luit.

Non, la religion n'est d'aucune Puissance
Et n'est d'aucun parti ; c'est toujours la bonté,
La bonté dans les coeurs, l'amour et l'espérance
Que doit avoir le pauvre avec sa pauvreté.

Jésus disait : "Je suis venu pour la misère,
Pour consoler le pauvre et tous les affligés ;
Tout pouvoir vient de Dieu. Soyez humbles, austères,
Ne faites pas les grands, soyez les obligés !

Mais on lui répondait : "Il faut avoir le reste,
Si nous avons la France, il nous faut Poincarré ;
Il nous faut le blé mûr avec la paille agreste ;
Quelqu'un l'a dit : "Tappez et vous réussirez !"

Et d'autres murmuraient : "Toi, Jésus, doux, aimable,
Jésus humble de coeur, fais que nous écrasions,
Bon Jésus, le parti de la France coupable ;
Aide-nous à tuer, que nous réussissions !"

Si nous ne pouvons pas assez souvent te suivre,
Au moins, Jésus, suis-nous, toi, pour notre succès ;
Ton amour et celui d'arriver nous enivrent,
Jésus, sois le témoin à charge en nos procès.

C'est le protectorat d'Orient nécessaire,
Sainte Allemagne, ici soutiens encor nos bras !
Jésus, fais avec nous des luttes de corsaire,
Dans le sang des Français, nous bénirons tes pas !"

Mais Jésus restait sourd à toutes leurs paroles,
—Malgré leur grandeur d'âme et cette humanité—
Leur Jésus était sourd comme une ancienne idole :
Ils ont cessé leurs chants, quand la poudre a chanté.

O dévote Allemagne ! Autriche plus dévote !
Vous étiez de complot par vos grands gouvernants ;
Votre peuple a suivi vos gazettes bigotes ;
Dans la poudre et le sang lavez-vous maintenant !

Toi, France, sois bénie à jamais dans ta gloire !
Tu vas tout racheter d'un geste éblouissant ;
Pour éclairer ton nom, c'est bien peu de l'histoire ;
Reste le soleil d'or qui sèche tant de sang !

O France ! toi tu fuis au moins l'hypocrisie,
Quand d'autres te disaient : "Nous sommes sans péché ;
Nous sommes les sans tache et remplis d'ambroisie".
O France ! que je t'aime en mon coeur épanché !

O France ! oui, je t'aime, et toujours pour toi-même !...
L'Alsace ! La Lorraine où naquit Jeanne d'Arc,
T'embrasseront demain du baiser dont je t'aime,
Et tu seras plus grande en l'oubli de Bismack.

Vois fuir tes ennemis que la honte dévore.
Lave aujourd'hui tes mains dans les ondes du Rhin.
France, voici le jour dont tu rêvais l'aurore ;
Car ton âme a chanté *dans des clairons d'airain !*

Joffre pensif et grand recelle la lumière
Quand Paris ne l'aima jamais plus à propos ;
C'est que les philistins dorment dans la poussière,
Et l'Argonne a redit le nom fameux de Pau.

Et quand le soir ému palpite dans les branches,
Quand le soleil s'éteint au bord des horizons,
Les âmes des tués éclairent la "Revanche",
Et l'azur est meilleur de Paris à Soissons.

Que dis-je? l'Angleterre—et même la Belgique,
Respireront bientôt, la sainte liberté.
Tous les morts sont contents dans leur repos tragique,
Ils dorment souriants, les Teutons sont domptés.

Mais les morts allemands, eux, se font la grimace :
Ils ont appris trop tard ce que justice vaut.
Leur gloire de tuer ne grandit pas leur race ;
Ils maudissent toujours Guillaume II, le faux.

Heureuse soit la France après l'âpre victoire !
L'orage a secoué ses rameaux pleins de voix ;
Des chênes sont tombés dans la tempête noire ;
Mais des rayons nouveaux filtrent dans ses grands bois.

Sourires des printemps ! et pourpres des aurores,
Harmonieux échos des brises du ciel bleu,
Mêlez votre splendeur au jour qui pleure encore,
Pour adoucir l'horreur des désastres de feu !

Mais vous avez repris l'Alsace et la Lorraine,
Qui depuis quarante ans subissaient l'oppresseur,
Lui qui bavait sur vous et l'opprobre et la haine :
L'aigle noir menaça Paris de sa noirceur.

Et la France indignée en un jour s'est levée
Avec ses trois amis contre l'indignité ;
Et justice se fait comme on l'avait rêvée :
On enchaîne le monstre en son obscurité.

Si ce n'est pas assez de l'empêcher de mordre
Et de crever les yeux aux bonnes nations,
Qu'on l'enferme en sa cage où d'aise il peut se tordre,
Sans commander à Dieu dans ses ambitions.

Guillaume matador, regarde la lumière !
Nul ne t'en veut priver, regarde le ciel bleu !
C'est pour tous et chacun que le soleil éclaire :
Regarde le soleil, il appartient à Dieu !

Roi d'Autriche ! Autrichien ! tout ton christianisme
N'est qu'un mot de succès. Ce n'est pas ça du tout ;
La foi qui se contemple est du charlatanisme :
Quand elle sert de fouet, c'est Dieu qui rend les coups !

En m'arrêtant bientôt, je dis, et me répète :
Notre religion doit être de bonté ;
La bonne conscience engendre des prophètes ;
Ménager toute paix, voilà l'humanité !

Il est vrai que moi-même ici je suis bien rude ;
Mais je ne me dis pas être un très bon chrétien ;
Et j'ai cela pour moi que j'aime peu les prudes,
Que je saisis au vol la vertu des crétins.

O j'ai bien des défauts, mais pas de bigotisme.
Connaissant assez bien les écrits de Veuillot,
J'aime mieux Lacordaire et son patriotisme :
Le chrétien orgueilleux suit l'orgueil au galop.

Quel ravage a-t-il fait dans cette belle France !
Ayant le pape en bouche et la Vierge au secours,
Il luttait, il gueulait, plein d'un esprit d'outrance ;
Jamais sa plume habile y répandit l'amour.

Dites-moi donc quel cas il fit de son évêque ?
Lui qui répétait Kas deux fois à ce sujet ?
Imitant le corbeau qui prononce à la grecque
Grecque qu'il connaissait sans ignorer l'effet ;

L'effet, non moins le goût ; car bien souvent sa bouche
Mâchait de gros morceaux avec le mot cochon,
Méditait et priait avec des airs farouches,
Croyant laver le ciel avec son gros torchon.

Que reste-t-il de lui ? Seul, son esprit de lutte,
Ainsi que maints bigots qui n'avancent à rien,
Disant, quand tout va mal : "Franc-Maçon ! ciel et [flûte"
Quand ça va mieux : "C'est nous, nous seuls faisons [le bien !"

"La Croix" et "L'Univers" s'insultent, se chamaillent,
Sont prêts à se frapper à coups de goupillon ;
On a renié de Mun, bon chrétien qui travaille :
Les petits se font grands sous un grand pavillon :

J'excepte le Veuillot des pages de prières,
Je vise le Veuillot Kaiser et tourmenté,
Celui-là qui disait : —Ma place est la première,
Je suis seul bon chrétien dans cette humanité.

Pavillon de Jésus, on se bat à ton ombre,
On te déchirera pour vendre tes morceaux ;
On se fait chef de ligne, à la tête d'un nombre,
Puis l'on se compte : " un, deux", et l'on met des zéros.

Et partout l'on commande avec une férule,
Et l'on broquante tout ; l'on fait et l'on défait.
On avance le siècle ou bien on le recule
Comme on fait d'un cadran, on déteste la paix.

Aujourd'hui l'on est saint, demain on est oracle;
De simples petits saints dirigent tout un ciel ;
Où le "Grand-Maître" échoue ils font de grands mira-
[cles,
En jetant sur la croix leur vinaigre et leur fiel.

D'autres changent très bien le fiel et le vinaigre ;
L'on se fait à soi-même un peu de charité,
Et l'on arrange ça pour mourir pas trop maigre,
Et l'on traîne avec soi, vers Dieu, l'humanité.

On le crie, on le prône avant toute collecte :
On dit : "Donnez beaucoup, quand c'est nous qui [quêtons.
Ménage ton argent", à celui qui s'humecte
D'un verre, à l'autre hôtel, le fond du gargoton.

Bigot, soyez donc franc, essayez de le dire,
Quand vous avez besoin de ce qu'on nomme argent.
Dites-nous le montant qui vous pourrait suffire,
Mais pas toujours le même à Pierre, à Paul, à Jean.

C'est ce qui fit un jour fâcher un peu la France;
Après avoir quêté, prié sur tous les tons,
Une institution, avec des révérances,
Porta dix cent mille francs chez les voisins teutons.

C'est peut-être pourquoi la France presque entière
Elut un parlement quelque peu modéré,
Modéré de clergé, modéré de prière,
Et fit un président de Raymond Poincarré.

Je suis las des bigots et des bigotteries,
Je préfère aimer Dieu qui fit le firmament ;
J'aime mieux Jésus-Christ, j'aime mieux ma patrie,
Même la vérité dans tout son dénuement.

Est-ce bien le vrai Dieu que ces gens-là nous prêchent?
Qu'on met à toute sauce, au fond de leurs chaudrons?
On invoque l'étable, et l'on vante les crêches,
On vend toutes les croix, celles des deux larrons.

Apprenons que souvent tout s'exploite et s'arrange :
On frappe au nom du ciel, on soutient qui l'on veut,
Ce que Dieu ne fait pas se met au dos des anges ;
Et le malheur se paie au nom du beau ciel bleu.

Chassons cette impudeur de nos coeurs, de notre âme!
Levons la vue au ciel, ne la commandons pas.
Ne vendons par la croix, ni le froid, ni la flamme.
N'achetons pas de Dieu la vie ou le trépas.

C'est assez de prier en son âme et conscience,
Ne soyons pas "trustards" des saintes vérités;
Nous pouvons aimer Dieu tout en aimant la France,
Ayons moins d'imposture et plus d'honnêteté !

Allez ! grands engerbeurs des grâces éternelles !
Allez ! Guillaume II, prophète de l'azur,
Obscurcissez un jour la France de vos ailes.
La France n'est pas morte, elle vivra c'est sûr !

Pour aider vos canons chargez-les de prières,
Vos prières à vous, empereur autrichien !
Guillaume, mets donc Dieu dans ton grand ministère,
Et dis-lui de pousser la guerre pour ton bien.

Et de prendre pour toi l'or des banques de France,
Et de régénérer tout le peuple français ;
Guillaume, parle à Dieu ton verbe d'arrogance
Gourmande le tonnerre au nom de tes succès !

Dans le triomphe nul de ta morgue hautaine,
Le doigt de Dieu, Teuton, ne trempera jamais ;
Car ce doigt, empereur, n'aide jamais la haine,
Quoiqu'en dise le gueux croyant qu'il le soumet.

Le doigt de Dieu, monsieur, a dicté des miracles,
Mais le plus beau de tous ce sont toutes ses lois :
Le fleuve suit son cours avec toute débâcle,
Il ne remonte pas aux sources dans les bois.

Sa loi fait les saisons et veut que le blé pousse,
Mais pourvu qu'on le jette en son sol et saison ;
La douceur ne fleurit qu'au fond des âmes douces,
Mais ton âme, allemand, c'est la poudre à canon.

Oui, Dieu créa les lois de la belle nature,
Et celle-ci se venge en ses persécuteurs.
Ne tuez rien en vain, le meurtre et l'imposture
Sont lèse-humanité, même chez l'empereur !

Devant tant de forfaits le crime est rien sur terre,
Le vieux bâtard d'Autriche aujourd'hui se connaît,
Petit d'âme et d'esprit qu'un clan naïf révère,
Dis-toi nommeur de pape et jette ton bonnet.

Les Tartufe ont ainsi des pudeurs en réserve,
Les bigots ont des dieux comme vous à souhaits,
Ils en gardent en stock qui les aident, les servent,
Des dieux joueurs de farce et qui sont leurs jouets.

Prodiguant l'encensoir, et riant de la messe,
On dit au peuple : "Vois, le ciel est avec nous.
Si l'ennemi s'avance un ange vous le fesse,
Il vous le "tripatouille" et le met à genoux".

Guillaume II, vous donne ainsi la France au diable.
—Quand on est maître au ciel, on commande aux dé-
[mons—
C'est ça, Guillaume II, Guillaume l'immuable
Commandeur du soleil, doué de tous les dons.

O toi, nouveau Josué, verse de ta lumière
Sur le combat de l'Aisne et de tous les combats...
Creuse-toi le cerveau, creuse des cimetières
Pour inhumer ton trône et tes meilleurs soldats !

Allemands dans le mal, Allemands dans l'injuste,
Allemands pour la vie, Allemands sans remords,
Vous avez profané la cathédrale auguste,
Où mouraient vos blessés, où reposaient nos morts !

Ceux qui détruisent l'art ce sont de triple-vaches ;
De toute humanité ce sont les ennemis ;
Ceux qui bombardent Reims sont moins que des gana-
[ches,
La France les appelle écoeurants et vomis.

Je sais un autre mot qui rend mieux ma pensée,
Un terme plus nouveau, plus juste et moins ronflant :
Si quelqu'un fait le dieu, dans votre âme froissée,
Devant le fait brutal, dites : "c'est allemand".

Guillaume fait le dieu du plomb et des armées,
Pauvre bras-croche ardent qui pointe des canons,
Sans songer que la France est encor trop aimée,
Pour mériter ces coups et répéter ce nom.

Tu mourras enragé de ta grande défaite,
Croyant boire le sang des sombres régiments,
Tu mourras dans ta bile, ô bilieux prophète,
Ta propre fange au front sera ton châtiment !

Ton nom ne mourra pas, mais il sera ta honte,
Comme un émule ancien brûlant le Parthénon,
Guillaume, l'aligneur des bombes mastodontes,
Ton corps est plein de vent, crève comme un ballon !

La guerre est un fléau que l'orgueil inaugure ;
Dieu ne la veut jamais pour venger son pouvoir.
L'homme, s'il est Kaiser, sème des sépultures,
Signe sur des fronts blancs des taches de sang noir.

Dieu ne veut pas la guerre; Il aime la droiture.
C'est lui qui fait la vie, Il n'aime pas la mort;
Mais l'homme est souvent brute, et le bon Dieu l'endure
Et lui jette parfois dans l'âme le remords.

Et de Maistre mentit quand il parla de guerre;
Les Hébreux ont menti pour régner comme il faut :
Jésus n'a pas menti sur la paix salutaire :
Il disait : —"Aimez-vous !" commandement nouveau.

Nous en avons assez de sortes de mensonges
Accumulés sur nous comme des paravents;
Chassons-le celui-là du fond de notre songe,
Pour pouvoir mieux dormir dans la paix plus souvent.

Les Sépulcres blanchis aux horreurs des batailles
Vous font peur en ouvrant leur gouffre menaçant.
Les Sépulcres blanchis se repaissent d'entrailles,
Mais le coupable y tombe avec les innocents !

Les bourreaux ne sont pas toujours ceux qui finissent
Les forfaits entrepris par d'ignobles Césars ;
Certes, la défensive est l'oeuvre que fournissent
Les meilleurs jugements du héros des remparts ;

Mais la guerre offensive est une oeuvre maudite
Dont se servent les rois méchants, dévastateurs,
Qui croient que leur couronne est divine et prescrite
De toute éternité sur des adorateurs.

La couronne est indigne à la tête démente ;
La couronne est indigne à toute indignité,
J'entends l'indignité véritable et constante,
Celle-là qui vraiment méprise la bonté.

Son exploitation est un acte terrible
Qui pèse sur les coeurs comme un manteau de plomb!
Visez à nos regards comme sur une cible,
Et tourmentez notre âme et courbez notre front !

Allez ! Soyez maudits jouisseurs éphémères;
Vous qui coupiez les mains à de petits enfants,
Vous qui creviez les yeux des anges sur leurs mères,
Voici le jour fatal à vos coups triomphants !

Vous ne dormirez plus d'un sommeil pacifique
Bourreaux qui dévastiez Malines et Louvain,
Qui profaniez le sol de la noble Belgique,
Qui tuiez l'innocent, le mutiliez en vain.

Allez ! soyez maudits Hohenzollern horribles
Qui cherchiez la conquête au fond d'un flot de sang !
Votre orgueil est de fange et d'ombres indicibles,
Votre âme est le chaos du râle agonisant.

Garde l'hypocrisie, accumule tes haines,
O César exploiteur de la religion;
Plagiant les décrets des sciences romaines,
Sers-toi donc de la Vierge et d'apparitions !

Conquérant de Pologne, aux belles ordonnances,
Imite Jeanne d'Arc, parle-nous de tes voix !
Nouveau sauveur du monde au maintien d'arrogance,
L'univers sous tes pieds, certes, est trop étroit.

Et parmi tant de voix qui te parlent, t'enivrent,
Celle de tes canons, celle de ton orgueil,
Entends ta conscience et la voix des bons livres,
Celle du droit de vivre et celle du cercueil !

Si tu viens à mourir, où s'éteindra ta cendre,
Miracle du destin, prodige des humains ?
Nec plus ultra dévot, te faudra-t-il descendre
Avec d'autres mortels, suivre un même chemin ?

Non ! sur un char de feu, comme Eli, grand prophète,
Tu gagneras tout droit les séjours de la paix ;
Vers des cieux spéciaux des dieux à forte tête
Va jouir, Allemand, de tes plus beaux forfaits !

Et jusqu'alors bercez vos jours de foi baroque,
César et Kronprintz fils, grands prêtres de Baal ;
Résumez l'esprit faux de toute votre époque,
Aux chants de vos canons propices à vos bals.

Mais pour vous contredire en cette triste histoire,
Des poètes diront le dégoût qu'ils ont eu
De l'océan de sang inondant vos mémoires,
Votre odieux malheur aucun ne l'aura tu !

Je veux être chrétien mais sans canaillerie ;
Je crois au Dieu du ciel bien plus qu'aux petits dieux ;
J'aime la vérité sans feinte ni rouerie,
Avant les cieux germains, j'aime nos propres cieux.

Fuyons l'affreux instinct de la gloire infernale !
Fuyons l'autorité qui ment effrontément !
Retrempons notre coeur au rayon sain et mâle !
Elevons nos bras nus vers le grand firmament !

Elevons notre front vers la grande lumière,
Sans jamais nous vanter de ployer l'Esprit-Saint,
Sans jamais abuser de la sainte prière,
Pour grandir des partis, ou cacher des larcins.

Des larcins ? C'est bien peu. Le viol de la Serbie,
Le sac de la Belgique, le massacre partout,
Au nom de Dieu ! Qu'on l'appelle oeuvre pie ;
Qu'on dise :—Dieu le veut ! Moi je dis : Pas du tout !

Dieu laisse un feu brûler, laisse éclatter la poudre,
Laisse croître le blé jeté dans les sillons,
Laisse l'astre à la nuit, à l'orage la foudre ;
Dieu laisse le champ libre à tous les bataillons ;

Mais s'Il voulait du sang, les anciens idolâtres
Auraient donc eu raison de tuer leurs enfants?...
Méfiez-vous des méchants qui font des dieux de plâtre,
Et vous disent, tout haut :—"C'est ça qui nous défend."

Suivons plutôt l'amour des bons prêtres de France,
Les bons, vous m'entendez, qui vengent leur pays ;
Qui luttent en soldats d'honneur et de vaillance,
Patriotes, de coeur qui jamais n'ont trahi !

Ceux-là qui vont mourir, ô César, te saluent !
N'es-tu pas satisfait de ton oeuvre de mort ?
Songes-tu que par toi les âmes sont élues
Au ciel des Allemands ? Tu n'as pas de remords ?

Ceux qui pour toi sont morts, je crois qu'ils te maudissent,
A moins que l'Au-de-là soit mensonge et néant,
A moins que toute vie en ce monde finisse,
A moins qu'aucun regret n'entre au coeur allemand !

Si le regret, si le remords ente le coeur rebelle
Ivre de guerre et las de paix, d'honnêteté,
Ce remords que Dieu crée est la preuve éternelle
Que la guerre est le fait de l'inhumanité.

L'on prouve Dieu par la croyance universelle,
Comme à son oeuvre on connaît l'ouvrier :
Le meurtre et le remords souillent les âmes belles
Comme le sang versé souille le bras guerrier.

Et je dis que la guerre est une oeuvre maudite,
Toute guerre offensive est de perversité.
Guillaume le coupable et François l'hypocrite
Sont des maîtres-chanteurs devant l'humanité !

Il est des Allemands-nés, natifs d'Allemagne ;
Il est des Allemands baptisés à Berlin ;
Des Allemands espions qui battent la campagne,
Mijoteurs de choucroute et de bière tout pleins.

Il est des Allemands pleins de morgue hautaine,
Qui veulent conquérir l'univers et les cieux,
Escamoter le feu des planètes lointaines,
Germaniser l'éther, prucifier les dieux.

Il en est, comme ça, de Colmar à Cologne,
De Cologne à Berlin, de Berlin à Kiel :
On les connaît ceux-là, grands menteurs, bons ivrognes
Comparant leur Kaiser au Dieu qui fit le ciel.

Ceux-là vous sont connus, j'en veux dévoiler d'autres
Qui passent en ce monde en petits saints zélés ;
On les dit onctueux, on les dit bons apôtres,
Ils rient aussi de Dieu, dans leur vertu voilés.

Qu'on les dise Allemands, moi j'ajoute : hypocrites,
Allemands-Irlandais, Allemands-Canadiens !
Allemands d'Indo-Chine, Allemands de l'Egypte,
Allemands de Judée, Allemands-Australiens.

Allemands de Québec, Allemands d'Amérique,
Après les Iroquois les Hurons sont venus,
Moi je nomme Allemands ceux qui forment des cliques
Affirmant que le vrai c'est le mensonge cru !

Guillaume rit de Dieu pour se dire prophète ;
L'exemple vient de haut et frappe fort en bas.
Il ordonne le meurtre et parle de conquête ;
Qu'importe le grand crime et que fait le trépas !

Il est des Allemands comme des autres hommes,
C'est un peuple qui suit l'exemple de ses chefs :
Quand les chefs sont bâtards, c'est bâtards qu'ils se nomment,
Quand les chefs sont humain, ils sont bons derechef.

NOTES JUSTIFICATIVES

Voici la proclamation du Kaiser à propos d'une vision qu'il a eue et qui prouve combien cet homme connaît la mentalité des peuples et comment il se sert, au besoin, des choses saintes aussi lui pour capter la confiance. Cette proclamation, au lieu de prouver de la folie, prouve de la finesse; si le Kaiser est fou, cette idée lui a été suggérée par un cerveau qui s'y connaissait en fait d'hypocrisie.

Pétrograde, viâ Londres, 30 *octobre* 1914.—*La "Gazette", publiée par les Allemands, à Czenstochowa (Pologne russe) donne le texte d'une proclamation de l'empereur Guillaume. Cette proclamation est adressée aux Polonais. La voici:*

"Polonais, vous vous rappelez tous cette nuit où la cloche du saint monastère de Swiatogorsky, s'est mise à sonner toute seule... Le peuple pieux comprit que ce grand événement était miraculeux. C'est cet événement qui m'a fait prendre la décision de combattre la Russie, de rendre leurs saints aux Polonais et d'annexer à l'Allemagne la Pologne, ce pays de haute culture. J'ai fait un rêve merveilleux. La vierge Marie m'est apparue et m'a ordonné de sauver son saint couvent menacé.

Elle m'a regardé en pleurant et j'ai promis d'exaucer son désir. Polonais, recevez mes soldats comme des frères, comme des sauveurs, et sachez que tous ceux qui sont avec moi seront généreusement récompensés. Sachez aussi que ceux qui sont contre moi périront. Dieu et la sainte Vierge sont avec moi. La Vierge brandissait l'épée de l'Allemagne pour sauver la Pologne".

* * *

En fait de dogme, un catholique doit croire les yeux fermés, et ne rien dire; mais il reste pleine liberté au catholique de bonne foi qui veut analyser les religions de partis, comme les partisans de religion; autre chose est d'aimer Dieu et la grandeur d'âme, et autre chose est d'aimer tel ou tel parti qui combat tel ou tel gouvernement, et les catholiques qui soutenaient à tort et à travers la grandeur du Kaiser l'hiver dernier n'ont pas plus droit à notre foi, que ceux-là qui prévoyaient les massacres de cette année 1914.

Les chrétiens qui se sont battus avec de gros mots et de grandes phrases en France, ces derniers temps avant la guerre, rendaient probablement de bien plus mauvais services à la religion en marchant et en se battant au nom de Jésus-Christ que s'ils avaient demandé ce qu'ils voulaient avoir, c'est-à-dire des lois de faveur, avec des mots polis et des phrases sans dédain. La religion, quand elle est si sainte et si noble, marche saintement et noblement, dans la méditation, la douceur, avec recueillement et dans un silence

écouté de ceux qui veulent se sanctifier. Etienne Lamy conseillait à certaines grandes et saintes bouches de se taire dans une bonne mesure.

Voici quelques-unes de ses paroles, en parlant du cardinal Mathieu :

"Pour rétablir une paix dont il (Léon XIII) mesurait tous les avantages et dont il faisait toutes les avances, il rappela que l'Eglise n'est, par ses doctrines, ni solidaire ni ennemie d'aucune forme politique, et engagea les catholiques français à accepter leur gouvernement. Auprès d'eux, il voulait se ménager des interprètes; il désignait le plus autorisé en appelant à Rome un Français comme cardinal; il choisit, parmi les évêques de France, celui qui paraissait le plus décidé d'opinions, le moins timide de tempérament, le plus prêt à être poussé et à pousser les autres. Et, quand le cardinal Mathieu, ennemi-né des inimitiés, eut l'espoir de devenir un lien de concorde entre le pape, l'Eglise de France et le gouvernement, il connut la joie de ceux qui vouent, aux causes les plus chères à leurs coeurs, les plus spontanés de leurs instincts. L'échec vint d'où Léon XIII ne l'avait pas prévu. Il ne croyait demander aucun sacrifice au gouvernement français en demandant justice pour les catholiques, et il jugeait impossible qu'un Etat repoussât au dedans l'accession de partisans nouveaux, et, au dehors, les bons offices d'une amitié active. Mais peu après la nomination du cardinal, le gouvernement de la France passait à des philosophes certains que le sentiment religieux est une maladie de l'esprit, et que l'élimination du catholicisme est le grand-oeuvre de la société moderne...

Le zèle de Léon XIII pour l'alliance précipita la rupture entre l'Etat et l'Eglise. Celle-ci n'avait plus qu'à s'enfermer dans sa patience : supporter et attendre".

Le grand académicien a ajouté, plus loin : "Le prêtre est un condamné à la douceur".

C'est vrai, ça devrait être toujours vrai même pour les laïcs qui luttent pour former un parti chrétien, bien que la religion, par son essence, ne doive pas former de parti.

"Toutefois, à force de se disputer un christianisme que chacun prétendait défendre, on l'avait ébranlé lui-même et ainsi fut ouverte la voie à l'attaque du dix-huitième siècle".

ÉTIENNE LAMY.

PS 9507 082P3
Doucet, Louis Joseph
Pages d'histoire et légendes canadiennes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 08 02 03 004 7